

YEGG

GRATUIT

REVUE FÉMINISTE

EN RÉVOLUTION !

CULTURE

*Matrimoine :
femmes
inspirantes*

Sandrine Lefèvre
PUISSANCE DES MOTS

DÉCRYPTAGE
S'APPROPRIER
SON IMAGE

focus sur

FÉMINISMES

ALLIER
LES LUTTES





..... SANDRINE LEFÈVRE *.....*

Les livres ont toujours fait partie de sa vie. Les mots l'ont toujours accompagnée. Dès son enfance, Sandrine Lefèvre associe les bibliothèques à des lieux de plaisir et de ressources, et de cet univers, elle va en faire son métier après avoir effectué des études littéraires. D'Orléans, sa ville natale, à Rennes, sa ville d'adoption, elle passe par l'Île de France pendant une vingtaine d'année en tant que bibliothécaire. « J'ai travaillé un an aux Champs Libres. Ça m'a fait rencontré le réseau du livre. La bibliothèque, c'est bien autre chose que seulement les prêts. Les gens me parlaient d'eux et je cherchais des livres qui pouvaient correspondre à leur vie, leurs besoins. Je ne connaissais pas la bibliothérapie mais j'en faisais déjà, sans le savoir. », sourit-elle. C'est sa rencontre avec l'autrice Régine Detambel qui va lui ouvrir les portes de ce secteur qui lui apparaît si familier, celui de la bibliothérapie créative, à laquelle elle se forme afin de lancer son entreprise, Lire Délivre. Concrètement, Sandrine Lefèvre propose un accompagnement à travers la lecture vers le « mieux-être et l'émancipation ». Le chemin vers la guérison par les livres : « Ça vient des pays anglosaxons qui ont constaté après la Première guerre mondiale qu'après un temps de lecture, les soldats allaient mieux psychologiquement. » Ainsi, lors de séances intimes au domicile des patient-e-s lecteur-ice-s, comme elle aime à les appeler, ou dans des lieux de confiance et d'apaisement choisis par leurs soins, la bibliothérapeute fait appel à ses compétences de comédienne pour des lectures à voix haute et convoque les expressions artistiques tels que le collage, la poésie, le théâtre, l'écriture, la sculpture, le dessin, etc. pour les aider à cheminer. « C'est une ordonnance à travers les mots et la lecture. », dit-elle, en poursuivant : « Je dédramatise la lecture. Lire, c'est lire. Je peux travailler avec tous les livres. De la BD, du docu-photo, de la poésie, des romans... C'est ça qui est bien ! On peut partir de tous les ouvrages ! Des gens sont en fracture avec le livre. Là, on n'est pas dans un cadre scolaire, il s'agit juste de plaisir, de découverte, de rencontre avec soi. Le point de départ, c'est une lecture que je fais à voix

haute, que je sélectionne selon ce qu'ils ou elles m'auront dit au préalable, de leur histoire. » De là, ielles tissent ensemble un dialogue, basé sur l'échange, la bienveillance et l'empathie. Un déclic, une libération, une prise de conscience... Les mots soulagent les maux. Parce qu'ils les devinent, inventent, façonnent, déminent, parce qu'ils les nomment et les décrivent. « Le livre est un réceptacle des émotions. Il est là et nous protège. Il permet de faire surgir l'émotion. À travers l'histoire de quelqu'un d'autre, ils et elles ne sont pas seul-e-s, ne sont plus seul-e-s. », souligne Sandrine Lefèvre. C'est envoûtant de l'écouter. Et reconfortant aussi. On se sent en sécurité dans ce monde où les livres sont humanisés et le reflet du miroir apaisé. L'écriture et la lecture comme remèdes et fidèles compagnonnes de route... ça fait écho, ça fait sens. Encore plus quand elle se met à citer Virginie Desperantes et Annie Ernaux et qu'elle nous embarque à la découverte de Pauline Delabroy-Allard, Cécile Coulon ou encore Nina Bouraoui. Des écrivaines et autrices qui participent à l'empouvoirement individuel et collectif de plusieurs générations de filles, de femmes et plus généralement de personnes sexisées. La bibliothérapeute touche à « la puissance infinie des mots », cette capacité à aller chercher l'émotion dans les profondeurs humaines, à nous relier ensemble mais aussi à nous reconnecter à nous-mêmes, à faire jaillir le meilleur comme le pire de notre existence, à entendre les récits des autres, à comprendre le monde que nous traversons... « Un livre peut ne pas nous convenir. Il y a des livres douloureux comme des livres câlins. On en a toutes et tous. Il n'y a pas de honte à préférer un style... On est différent-e-s, les livres aussi. L'important, c'est l'évasion, le plaisir qu'on y trouve. La vague d'émotions ! », sourit Sandrine Lefèvre qui distille son art thérapie qu'elle manie avec tact et communique sa passion et son engouement auprès des particuliers mais aussi des établissements scolaires, des prisons, des centres de soins, des entreprises, etc. Alchimiste des mots, elle précise : « Je ne suis pas coach ! Je suis tout simplement en rapport avec les êtres humains. »



L'IMPACT DE LA TRANSMISSION

Mais quelle est folle cette question de la transmission ! Follement excitante et passionnante ! Elle nous prend aux tripes, elle nous dérange, elle nous nourrit, elle nous chatouille les entrailles et elle nous questionne. Et puis surtout, elle nous rassemble. Dans nos singularités, nos pluralités, nos points communs et nos différences. Pouvoir partager nos vécus, ressentis et expériences, c'est une des plus merveilleuses aventures qui soient au monde ! Un plaisir brut et cru. Un besoin vital et inconditionnel. Une nécessité vive et indomptable. Parce qu'elle en appelle à la créativité et aux émotions et qu'elle prend des biais divers et variés pour se raconter et s'ancrer en chacun-e de nous, selon les résonances et les échos qui nous traversent. Parce qu'elle en appelle à notre intimité. Parce qu'elle en appelle à la solidarité. Parce qu'elle en appelle à dépasser tous les ponts et les barrières qui semblent nous éloigner, à défoncer tous les murs solidement érigés pour nous diviser et à embrasser ce qu'il y a de peut-être plus précieux et brillant au sein de l'humanité. Cette transmission, nous la chérissons. Elle fait partie de nous, elle forge nos existences et constitue notre survie, notre délivrance... D'une délivrance psychique à une délivrance physique, la libération est-elle la même ? Je m'en vais de ce pas en faire l'expérience et vous laisse, sereine et joyeuse, aux côtés de ceux qui participent à rendre cette transmission si enthousiasmante, si vivante, si émoustillante et si concrète. Ielles sont notre liant et notre lien, notre force et notre histoire. Notre héritage et notre avenir. Merci à ielles.

MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF



VIE SEXUELLE ET TRANSIDENTITÉ

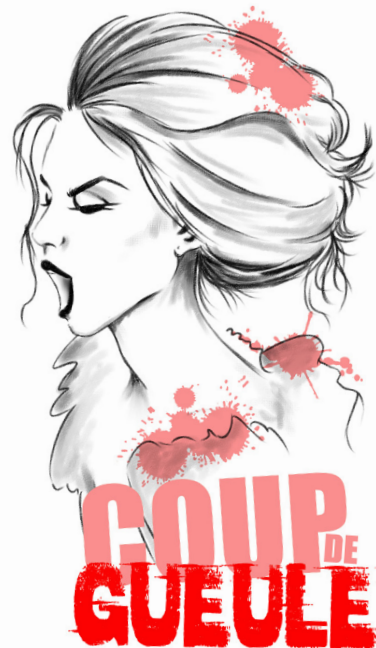
C'est une brochure de 52 pages abordant le domaine de la vie affective et de la santé sexuelle. Une brochure réalisée par la Fédération LGBTI+ en novembre 2021 pointant les spécificités vécues par les personnes transgenres. Une brochure tout public avec un vocabulaire adapté à la diversité des corps et des vies des personnes transgenres. Parce que les professionnel-le-s de la santé manquent cruellement d'informations et de formations à ce sujet, le document s'adresse à elleux en premier lieu, ainsi qu'aux militant-e-s qui accompagnent les personnes transgenres dans l'accès à la santé sexuelle. De manière générale, la structure le présente comme « *un guide à destination des personnes transgenres pour prendre soin de leur santé* » mais aussi « *un pont entre les professionnel-le-s de santé et les usager-e-s transgenres du système de santé* ». Dépasser les clichés, comprendre les enjeux spécifiques de la transidentité afin de mieux s'adapter aux réalités de chacun-e, d'un côté, identifier et lever les freins vers l'accès à la santé, mieux vivre son parcours et gagner en autonomie dans sa vie sexuelle et affective, de l'autre. Résultat : des informations de qualité - autour de diverses thématiques comme le safer sex, les plaisirs, la fertilité, la contraception, la conception ou encore les personnes et structures ressources vers qui se tourner - sont à disposition du monde médical ainsi que des associations et collectifs communautaires pour « *comprendre, accompagner, s'épanouir* ». Une brochure précieuse et essentielle !

! MARINE COMBE

L'INSUPPORTABLE CONTRÔLE DU CORPS DES FEMMES

C'est un sujet quasi quotidien. Le contrôle du corps des femmes. Qui prend des formes diverses, marquant plus ou moins les esprits, choquant plus ou moins les mentalités, créant plus ou moins le débat, pouvant même aller jusqu'à ébranler toute l'humanité... Selon les époques, les contextes et les sociétés. Il y a le refus de laisser entrer une jeune femme se rendant au musée sous prétexte de son décolleté plongeant. Il y a les lycéennes que l'on renvoie chez elles pour cause de jupes ou de tee-shirts trop court-e-s. Il y a les collégiennes, au Japon, qui ont obligation de porter des sous-vêtements blancs et interdiction de porter une queue de cheval, afin de ne pas exciter les garçons. Il y a les femmes sur les plages à qui les gendarmes somment de mettre un haut de maillot parce que la vue de leurs seins nus perturbe le couple voisin (ou soi-disant leurs enfants...). Il y a les femmes sur les plages que l'on regarde avec mépris ou désolation parce qu'elles portent un burkini, symbole ostentatoire de leur soumission à leur mari au nom de la religion (ou bien symbole ostentatoire de notre ignorance et islamophobie ?). Trop vêtues ou pas assez vêtues. Trop sexy ou pas assez sexy. Toujours trop et toujours pas assez. C'est vrai. Toujours trop de femmes sont insultées, harcelées, agressées sexuellement, violées. Toujours pas assez de condamnations de ceux qui cautionnent, participent et encouragent la culture du viol. Du commentaire sur le physique aux crimes de guerre, le contrôle du corps des femmes est plus qu'insupportable et inacceptable.

! MARINE COMBE



SOMMAIRE

- La tête dans les bouquins - p.2
- Mon corps ! - p.6
- À travers l'objectif - p.8
- Musées féministes - p.14
- Mères dragonnes - p.18
- Féminisme inclusif - p.20
- Rockeuses sorores - p.44
- Pour un matrimoine vivant - p.48
- Biographe biographiée - p.56
- Verdict - p.60
- YEGG & the city - p.62

LA RÉDACTION | NUMÉRO 95

YEGG | 2 RUE PIERRE HENRI TEITGEN 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS
EN UNE | FATY - HUMAN BREIZH

AFFICHE YEGG | ELLY OLDMAN

Photographier LES INVISIBILISÉES

C'est un métier. C'est un art. Qui requiert un savoir faire mais surtout une qualité d'observation, d'écoute, de bienveillance et de capacité et de volonté à déconstruire les normes. Rendre les femmes sujets à travers l'objet photographique. Les rendre actrices du projet pour activer la capacité d'agir, le processus d'encapacitation et de réappropriation de leur image.



© CÉLIAN RAMIS

De la mise en scène, comprenant le choix des accessoires, costumes et postures, au collage de leurs visages en grand format dans l'espace public, en passant par la réalisation des affiches et la validation des textes, les participantes de Haut les cœurs ont été mêlées de janvier à mars 2022 à chaque étape du projet initié par l'Agence Sensible, dans les quartiers du Blosne et de Cleunay – La Courrouze. Cette 2e édition, à l'instar de la 1ère survenue l'an dernier (au Blosne et au centre ville), propose de réfléchir à la question de la place des femmes dans l'espace public, à travers des portraits photographiques – réalisés par Ingrid Borelli – axés autour du courage. Violences masculines, handicaps, difficultés du quotidien, parcours jonchés d'épreuves... Elles dévoilent avec humilité les trajectoires qui sont les leurs. « *Par ce prisme là, elles se livrent beaucoup. C'est hyper intense et intime.* », signale Marion Poupineau, co-fondatrice de l'Agence Sensible. Pour elle, ce qui importe, c'est que toutes les femmes « *soient consentantes et fières de tout ce qui est produit.* » Ainsi, le projet est pensé et établi dans une démarche participative, active et bienveillante. Organiser les shootings le samedi, afin

que toutes puissent y participer, les guider et les accompagner - par des exercices ludiques et collectifs - dans la recherche de postures dévoilant leur puissance, et les inviter par petits groupes aux temps de prises de photos... « *Elles se mettent en position de bienveillance, elles s'applaudissent, ça permet de se sentir bien, de se sentir accueillies et en sécurité. Ce n'est pas rien avec leurs parcours et difficultés d'aller faire des photos dans l'espace public, avec des accessoires.* », analyse Marion Poupineau.

Lors des collages, ce sont elles également qui s'affichent sur les murs. Un moment phare du projet puisqu'elles se l'approprient de manière très concrète, répondant aux interrogations des passant-e-s et des curieux-ses : « *C'est un peu politique parce que même si on ne colle pas sur des espaces sauvages, on a toujours l'impression de faire un geste défendu quand on est à 6 nanas comme ça dans l'espace public...* » Les instants partagés sont joyeux. La chargée de mission de l'Agence Sensible le dit : « *Elles se sentent valorisées, choyées. C'est gagné pour nous quand elles disent ça !* » Et surtout, elles



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

démontrent en images non seulement leur courage mais aussi leur capacité à agir et leur légitimité à être présentes, se révéler et s'affirmer dans l'espace public, lieu (trop) souvent pensé par et pour les hommes.

SE RÉCONCILIER AVEC SON CORPS

S'approprier son image, en tant que personnes sexisées et/ou minorités opprimées, relève souvent d'un véritable défi dans une société où l'apparence prime et où les dictats à la minceur et à la beauté unique perdurent et persistent. Si la diversité devient désormais un enjeu marketing dans les représentations commerciales, publicitaires mais aussi médiatiques, la sensation d'un corps « hors normes » est tenace. Pour la déconstruire, un travail de confiance est à établir entre professionnel-le-s et modèles photographié-e-s. Cette démarche apparaît comme essentielle pour la photographe Anne-Cécile Estève, dont l'exposition *Mue* - présentée au mois de mars à l'Hôtel Dieu, à Rennes - dévoile en noir et blanc les corps de femmes ayant subi une ablation du sein en raison d'un cancer. Un projet qu'elle a mis en place à la suite de sa rencontre avec Cécile Méal, chirurgienne plas-

ticienne spécialisée en chirurgie mammaire. « Une fois qu'elles sont guéries médicalement, les gens autour ne comprennent pas qu'elles n'aillent pas bien. Mais la reconstruction physique n'équivaut pas à la reconstruction psychique. », explique Anne-Cécile Estève. Elles estiment leurs poitrines mutilées et ne retrouvent pas pareille image dans ce qui nous est montré à voir de manière générale concernant les corps des femmes. Elles ne s'identifient pas dans les représentations et « elles ne se sentent pas entendues ».

Ainsi, la photographe, qui s'intéresse de près à la photo en tant qu'outil thérapeutique (et qui œuvre actuellement au lancement d'une association sur la photothérapie, avec Cécile Méal), leur offre une oreille attentive, sans jugement, et un nouveau regard pour que celui-ci « devienne leur miroir », elles qui souvent évitent minutieusement leur reflet. « En photographiant les Compagnons bâtisseurs, je m'étais rendue compte que quand quelqu'un se trouve bien en photo, ça lui fait du bien. », précise-t-elle. Comme pour Haut les cœurs, la question du consentement et de l'engagement est cruciale dans *Mue*. Les

« LES PHOTOS LEUR FONT DU BIEN ET PARTICIPENT À L'ACCEPTATION ET LA RÉAPPROPRIATION DE LEUR CORPS. ELLES CHEMINENT ENSUITE ET LE DISENT : ÇA LES AIDE VRAIMENT ! »

participantes possèdent la liberté de quitter le projet si elles le souhaitent, de ne pas montrer leurs seins, de ne pas dévoiler leurs cicatrices, de valider leurs textes, de sélectionner les photos. L'objectif avant tout étant qu'elles se sentent belles : « Les photos leur font du bien. Et cela participe à l'acceptation et la réappropriation de leur corps. J'ai bien conscience que je gomme les rondeurs, je cache les cicatrices, etc. Il faut être sacrément forte avec soi-même pour lutter contre les représentations dans les publicités, médias, etc. Mon but, c'est de leur faire du bien. Elles cheminent ensuite. L'objectif principal, c'est déjà qu'elles s'approprient leur corps à travers mes photos. Dans leurs témoignages, certaines le disent : ça les aide carrément à se réconcilier avec ! »

JOUER AVEC LES CODES, ROMPRE AVEC LES CLICHÉS

Les représentations auxquelles Anne-Cécile Estève se réfère constituent ce que l'on nomme le regard masculin. Le male gaze, dont on parle

de plus en plus, c'est cette manière de montrer les femmes de façon à les percevoir comme des objets, souvent hypersexualisés, et non comme des sujets. Cette manière de les montrer afin de créer le désir, l'envie. « J'ai étudié le cinéma en Angleterre et c'est là que j'ai découvert Laura Mulvey (réalisatrice et militante féministe à l'origine du concept de male gaze, ndlr). Je suis ensuite partie avec mon mari au Texas. Je photographiais des mannequins qui prenaient des poses que je ne comprenais pas... », souligne la photographe Caroline Ruffault.

Elle décide alors de lancer un zine à Austin pour rassembler les regards et les genres : « La photo a beaucoup façonné la question de la beauté, comme l'épilation des aisselles par exemple. Elle est partie prenante des injonctions. » Elle ne s'en cache pas : « J'aime ce qui est graphique et joli, et je sais qu'il peut y avoir du male gaze dedans. » Pour autant, elle est convaincue qu'il est possible de montrer des femmes et des hommes qui n'adhèrent pas aux visions



© CÉLIAN RAMIS

classiques de genre. De les sortir de la vision binaire que l'on a dans la société. Dans son exposition *J'aurais pu être une plante verte mais je suis un arbre* – présentée en mars, à la galerie drama à Rennes – l'artiste renno-malouine réunit des photographies de femmes affranchies des injonctions en question. Elles ont des poils sur les jambes, aux aisselles, le ventre marqué de cicatrices et la photographe joue avec les codes de l'apparat féminin pour rompre avec les clichés autour des personnes sexisées. La beauté, comme la femme, ne peut être unique. Elles sont plurielles et elles sont diverses. « *Ce sont des femmes que je photographie parce que je lance un sujet d'expo et elles répondent à l'appel ou alors ce sont des amies d'amies qui connaissent un peu mon travail... En tout cas, ce sont toujours des personnes qui le souhaitent. Et souvent, dans leur démarche, elles ont envie de se réapproprier leur image et se sentir belles.* », précise Caroline Ruffault.

Elle y perçoit un acte de guérison et de libération. Par rapport aux normes imposées. Et dresse un lien avec la nature, en s'intéressant aux questions écoféministes : « *Il y a un vrai lien entre la libération des femmes et la libération de la nature. C'est une question de respect de soi et du monde dans lequel on vit. Je pense que l'acte de guérison s'effectue d'abord pour soi. Ensuite, si ça aide d'autres femmes à se représenter des images différentes, tant mieux !* » Elle s'amuse du twist de la femme bien sappée avec les jambes bien poilues, mises en évidence dans l'exposition. « *Parce que ça dérange et ça fait réagir ! Tout simplement parce qu'on n'est pas habitué-e-s...* », sourit-elle.

LES CONSIDÉRER ET LES VALORISER

Il nous faut donc envisager les invisibilisées. Les faire exister à travers l'objectif. Leur rendre

« ELLES SONT DÉCONSIDÉRÉES, ELLES LE DISENT. ELLES NE SE SENTENT PAS LÉGITIMES. MOI, JE N'ARRIVE PAS EN TANT QUE SAUVEUSE. L'IDÉE, C'EST DE CRÉER DES PONTS, DE S'INTERROGER SUR NOS ORIGINES, CLASSES SOCIALES, ETC. »

leur place et leur humanité. C'est le sens de la démarche d'Olivia Gay qui, après avoir été longtemps photographe de presse et photographe en immersion pour explorer la dimension sociale et humaine de ses sujets, s'est lancée dans un doctorat, à l'esam Caen/Strasbourg, de recherche et de création artistique, intitulé « *Women at work. Images et économie.* Pour une photographie compréhensive ». Entre octobre et décembre 2021, elle présentait une partie de son exposition *Les envisagées*, à la galerie de la Chambre claire, à l'université Rennes 2. « *Au départ, cela regroupait 20 ans de travaux. Des prostituées d'Amérique latine jusqu'aux femmes détenues en maison d'arrêt.* », souligne-t-elle.

Ici, ce que l'on peut découvrir, ce sont des caissières, des ouvrières, des empaqueteuses, des dentellières. Des travailleuses que l'on ne voit plus, des travailleuses qu'on oublie, des travailleuses qu'on néglige. Des « *exclues du récit national d'aujourd'hui* », comme le dit la critique d'art Dominique Baqué. Des travailleuses que la photographe Olivia Gay rencontre entre 2005 et 2010, inscrivant sa volonté de théoriser l'idée de photo-compréhensive à partir de sa démarche, construite au fil des années : « *On parle de photo participative, collaborative. Il y a une dimension plus sociale qui place l'acteur-ice au cœur de la recherche, au cœur du processus.* » Lorsqu'elle entame sa carrière, elle cherche à rencontrer des photographes expérimenté-e-s. Elle se souvient d'un monde très masculin et se remémore particulièrement le commentaire d'un confrère à propos de son travail sur les prostituées : « *Si tu veux montrer des putes, il faut les montrer comme des putes.* » La phrase tourne un temps dans la tête d'Olivia Gay : « *Je me demandais vraiment ce qu'il avait voulu dire. Car moi, je montrais les prostituées dans leur quotidien, dans leur maison. C'est ça qui m'avait*



intéressé. De les rencontrer, de vivre avec elles, de comprendre comment elles vivaient. » Au fur et à mesure, elle perd le goût et le sens de la photographie de presse et part s'installer avec son mari dans la campagne normande. Elle y fait la rencontre du milieu rural et au début des années 2000, de la réalité et de la dureté de la précarité, les usines fermant petit à petit et les salarié-e-s ayant du mal à garder leurs emplois ou à en trouver d'autres.

Appareil à la main, Olivia Gay va d'abord passer plusieurs semaines à suivre et à partager le quotidien des caissières, puis des ouvrières emballant des produits de luxe, qu'elles ne pourront certainement jamais s'offrir. « *Se glisser à leur place, partager leurs vécus, ça demande du temps. Mais ça permet de s'interroger sur qui elles sont, ce qu'elles font. Et surtout sur qu'est-ce que nous produisons ?...* », interpelle la photographe. Face à ces images troublantes de ces femmes figées dans une posture répétitive et contraignante, son travail provoque toute une série de questionnement : « *Comment construire la mémoire des femmes au travail ? Le female gaze existe-t-il ? Qu'est-ce que c'est*

être une femme ? La photographie compréhensive est un processus. Comme le fait de devenir femme. » Ainsi, elle souhaite envisager ces travailleuses pour tenter de leur procurer un apaisement. Sortir leurs visages – et avec, leur fonction et leur condition de travail - de l'ombre. « *Elles sont déconsidérées, elles le disent. Elles ne se sentent pas légitimes. Moi, je n'arrive pas en tant que sauveuse. L'idée, c'est de créer des ponts, de s'interroger sur nos origines, nos classes sociales, etc.* », conclut Olivia Gay.

Toutes cherchent à élaborer de nouvelles représentations des femmes. Toutes passent par une démarche d'écoute et d'échange avec les sujets concernés. Elles expérimentent, apprennent, accompagnent celles qui trop souvent ressentent et subissent la souffrance d'une mise en marge brutale ou progressive. De par les photographies issues de ces temps de rencontres, de partages et d'immersion, elles nous donnent à les percevoir autrement. En tant que corps et êtres vivants et sensibles, dans une dimension plus juste de ce qu'elles ont envie de transmettre.

ÉGALITÉ

POUR UN NOUVEAU MODÈLE DE MUSÉE

Représentations - Que disent nos musées de notre Histoire ? Que nous inspirent les œuvres exposées ? Qui créent les tableaux et les toiles que l'on s'empresse d'aller voir ou d'étudier ? Qui réalisent les expositions, inventaires des collections, médiations, etc. ? Pourquoi n'avons-nous pas en France un musée de l'histoire féministe ? L'association musé.e.s s'empare de ces questions et les décortique à l'aune du sexe et du genre, posant la question des représentations dans la sphère muséale.

Elles se sont rencontrées au musée de Bretagne, à Rennes. Documentaliste, médiatrice, chargée de coopération culturelle, chargée d'inventaire des collections, chargée de projets et de la communication, constructrice ou encore organisatrice d'expositions... Elles partagent des fonctions et des compétences complémentaires dans le domaine muséal mais pas que. « *Nous sommes devenues plus que des collègues et les questions de féminisme sont apparues. En mars 2021, j'ai cherché si un livre existait sur la place des femmes dans les musées en France. Rien... Il y a des articles qui en parlent ou des*

initiatives de structures qui abordent ces questions-là. J'ai proposé aux filles qu'on le fasse, ce livre. Toutes étaient partantes. On s'est lancées ! », sourit Eloïse Jolly. Accompagnée de Lucie Doillon, Maryne Fournier, Marie-Lucile Grillot, Bonnie Henry, Juliette Lagny et Sarah Lemiale, l'aventure commence officiellement en mai 2021 à travers la création de l'association musé.e.s, destinée à sensibiliser les publics aux problématiques féministes et valoriser les initiatives existantes dans la sphère muséale.

LES CHIFFRES PARLENT...

À l'instar de tous les secteurs des arts et de la culture – et

de la société – les chiffres sont consternants. L'association a même conçu un jeu de cartes, permettant de relier les éléments chiffrés avec leur signification. Ainsi, on peut accoler le nombre 1 à la seule femme, Laurence des Cars, ayant travaillé à la tête du musée du Louvre en 228 ans d'histoire, accoler l'année 2022 à la première nomination d'une femme, Alexia Fabre, à la tête de l'école des Beaux-Arts de Paris ou encore - grâce au

diagnostic réalisé par HF Bretagne sur la place des femmes dans l'art contemporain et le spectacle vivant en Bretagne - accoler les pourcentages de 21% à la part de femmes dans les acquisitions de collections de structures d'art contemporain en Bretagne et de 30% à la part d'expositions monographiques dédiées à une artiste femme dans 47 structures d'art contemporain en Bretagne en 2019. Pourtant, les femmes sont majoritaires dans

les écoles supérieures d'art... « *On ne pose pas simplement la question des représentations au sein des collections mais aussi dans les équipes. Et quand on regarde dans les postes de direction, le nombre de femmes diminue.* », regrette Eloïse Jolly, constatant par là les mêmes mécanismes d'effacement des personnes sexisées au fil des carrières et des hiérarchies que dans les autres branches culturelles et artistiques.

UNE REMISE EN QUESTION NÉCESSAIRE

L'évolution est lente. Les membres de musé.e.s le disent : au vu des chiffres, la situation s'améliore très faiblement. « *J'ai travaillé au musée des Beaux-Arts à Rennes et on ne se questionnait pas vraiment sur ces sujets-là. Hormis une exposition du type de Créatrices (en 2019, le musée a présenté 80 œuvres autour de l'émancipation des femmes par l'art, ndlr), on ne creuse pas*



© CÉLIAN RAMIS

tellement les sujets en profondeur. Dans les inventaires que l'on fait, on utilise numériquement des mots-clés. Ils sont au masculin... Pour conservateur par exemple, il faut ajouter le mot « femme »... Au musée de Bretagne, on commence à voir une féminisation des termes. », explique Bonnie Heinry. Une

volonté de changement existe mais une remise en question est nécessaire. Et elle doit se faire par le prisme des représentations de sexe, de genre, de races, de classes, d'orientation sexuelle et affective, de handicaps, etc. « Il y a des endroits où les équipes sont engagées. C'est par exemple le

cas avec le FRAC Bretagne qui a lancé Société Mouvante pour interroger des points comme ceux-là. Ce que l'on veut faire, c'est donner des clés, parler des méthodes pour y parvenir en s'adaptant aux publics. Certains articles vont être plus percutants que d'autres et cela va peut-être créer des prises

Engagements artistiques et militants

Ce ne sont pas des musées mais des galeries d'exposition, des espaces dédiés ou hybrides qui croisent les disciplines artistiques et culturelles et portent fièrement les couleurs de l'engagement, dans son sens le plus global et nous imprègnent d'une multiplicité de représentations, souvent – malheureusement – absentes des structures institutionnelles. À Rennes, l'Hôtel Pasteur accueillait notamment en février dernier la première exposition de peinture d'Emma Real Molina, *Bleu onirique*, autour de la représentation corps féminin et de sa diversité. En remontant de quelques centaines de mètres en direction de la place Sainte Anne, c'est à la Chambrée que l'on peut se délester d'un lieu – lancé en 2021 par Louise Quignon, Clémence Lesné et Laurence Perron – valorisant la photographie contemporaine, les personnes sexisées et les créativités queer. Fin février, c'est du côté de l'ancienne brasserie Saint-Hélier que la galerie drama a ouvert ses portes et inauguré son arrivée avec l'exposition écoféministe de Caroline Ruffault, *J'aurais pu être une plante verte mais je suis un arbre*, explorant le lien entre le vivant et le corps des femmes. Benjamin Massé, artiste rennais à l'initiative de la galerie, et Kora, de la maison d'artistes Ulysse, dirigent le lieu qu'ils entrevoient comme un relai de propositions artistiques, alternatives, voire militantes, avec une attention particulière en direction des artistes du coin. Photographies, peintures, sculpture... drama n'a pas vocation à afficher un seul style mais entend bien naviguer entre des esthé-

tiques variées « que l'on peut croiser dans des événements, comme des mini showcase par exemple, avec du théâtre, des arts plastiques, de la musique... », souligne Kora. Pour Benjamin Massé, c'est « l'exigence dans la manière d'exposer, le rapport populaire et l'ouverture sur l'espace public » qui prime. Lancer la galerie avec une exposition écoféministe réalisée par une artiste malouine leur apparaît comme une évidence : « On la connaît depuis un certain temps. C'est sa première exposition photo solo. On l'a accompagnée pour produire, accrocher, oser et investir dans son travail. C'est super intéressant d'ouvrir sur une exposition poétique et militante ! Et puis, c'est important de réfléchir à la parité hommes-femmes en terme de choix des artistes. Là, ça parle de la place des femmes, de leurs corps, du lien avec le vivant... Ça propose de renouer avec le vivant, de s'interroger sur la société de consommation... » Benjamin Massé s'enthousiasme de l'enchaînement qui se fera ensuite avec le travail de l'artiste Mardi Noir, connu pour ses détournements d'affiches et de marques symbolisant le capitalisme. « Ça offre une réflexion sur les messages et l'espace public au sens large ! », se réjouit-il. Alors oui, la galerie se dit engagée. Pour la mise en valeur des discours et visions des artistes. Pour la diversité des points de vue défendus. Pour le goût de la radicalité, du tranché, de l'art brut et de l'étrange. Kora et Benjamin Massé souhaitent « éviter les convenances », « ne pas cloisonner le lieu » et surtout « interroger ».

de conscience. Parce que oui, c'est bien de faire une expo sur les femmes et les artistes femmes. Mais l'impact est limité si on en fait une et puis plus rien. Ou si on ne prend pas en compte dans cette expo les travaux des chercheuses, etc. sur le sujet. Pareil, ce travail doit être intégré aussi dans les expos permanentes... », commente Eloïse Jolly.

UN LIVRE POUR SECOUER LES CONSCIENCES

Leur ambition est aussi forte que leur détermination. Depuis plusieurs mois, l'association musé.e.s travaille à un livre de grande envergure auto-édité – soumis en partie au financement participatif sur la plateforme Kiss Kiss Bank Bank – imprimé en Bretagne et intitulé *Guide pour un musée féministe – Quelle place pour le féminisme dans les musées français ?*. La sortie et la diffusion, elles l'espèrent courant juin 2022. Elles se sont entourées d'une illustratrice, Louise Laurent, à la réalisation de la couverture et des visuels, ainsi que d'une vingtaine de contributeur-ice-s rédigeant les deux premières parties articulées autour du constat de départ, du panorama des recherches sur le sujet et de la parole de celles et de ceux qui œuvrent à la mise en place d'initiatives inspirantes.

« On a défini les parties de manière à ce que le livre soit très complet. Et balaye l'ensemble de la France avec différents types de structures, de musées, d'étudiantes, de doctorantes, etc. », signale Bonnie Heinry, rejointe par Eloïse

Jolly : « On s'est adressé à des chercheuses mais aussi des étudiantes ayant écrit des mémoires à ce propos. Car ce n'est pas parce qu'on n'a pas fini ou fait de thèse qu'on n'a pas fourni un travail de qualité ! Et puis, ça donne une plus grande prise de liberté et de format. Il y a parfois des articles, parfois des interviews. Certaines parties sont co-écrites à plusieurs... » Elles ont également récolté, pour la troisième et dernière partie, les témoignages de militant-e-s et de visiteur-euse-s de musées afin de restituer leurs ressentis, vécus, points de vue et analyses mais aussi de nous faire voyager en utopie féministe.

POUR DES MUSÉES FÉMINISTES !

« Il y a des personnes qui ne se rendent pas compte que des femmes ont créé. Ou qu'elles n'ont pas été que des muses... », souligne Bonnie, pointant là l'impact de l'absence de représentation des femmes dans l'espace muséal, dans les collections présentées comme dans les équipements mis en place. Parce qu'elles rappellent aussi qu'en 2020, une femme s'est vue refuser l'entrée du musée d'Orsay sous prétexte de sa tenue, impliquant par là qu'il y aurait un code vestimentaire à respecter... C'est plutôt de formation que les équipes en place ou sous-traitantes auraient besoin...

« L'art est sacralisé en France. C'est encore un milieu fermé et conservateur. », confie la chargée d'inventaires. « On

est là face à l'universalisme à la française... Le citoyen est un homme, blanc, hétéro... Si on visite la Maison Poincaré (lieu d'exposition autour des mathématiques qui ouvrira ses portes en janvier 2023 à Paris, ndlr), en tant que filles et que femmes, ça a un impact sur nous si on voit des mathématiciennes. », ajoute la chargée de projets et de communication. Sinon, le discours, seulement vu, relaté, interprété et imagé au masculin seulement, est erroné. À l'étranger, aux Etats-Unis, en Allemagne ou au Vietnam par exemple, existent des musées dédiés à l'histoire des femmes.

Alors, les membres de l'association ont décidé à travers leur livre de s'intéresser à ce que serait un « monde idéal féministe dans un musée » en posant la questions aux concerné-e-s. Visibilité des femmes dans les parcours, visites guidées féministes, médiations autour de la dominance cisgenre mais aussi plus largement de l'imprégnation patriarcale dans les œuvres présentées, augmentation des salaires, respect du personnel et du code du travail, valorisation des postes occupés par les personnes sexisées... Les idées, inspirations et créativités ne manquent pas, il y a matière à (re)penser le système muséal en direction de l'égalité des genres et des représentations : « Les musées sont issus de l'argent public. L'accès pour tou-te-s doit être une question primordiale ! »

FRONT DE MÈRES

SYNDICAT NATIONAL DE PARENTS CONTRE LES DISCRIMINATIONS

Pour une lutte féministe, antiraciste et écologiste. Pour une lutte auto-organisée dans les quartiers populaires. Pour le respect et la dignité des enfants et des parents. Ce sont là les engagements de l'organisation politique nationale Front de mères. À Rennes, Priscilla Zamord, co-secrétaire nationale, et Aurélie Macé, en sont membres.



© CÉLIAN RAMIS

Comment est né Front de mères à Rennes ?

Front de mères est né en 2021 à Maurepas pour le moment, avec l'idée de voir comment on pouvait essayer de mener des luttes adaptées à notre territoire sur le droit des enfants, les parentalités, par rapport à des constats qu'on a pu faire sur des discriminations renforcées et une désenfantisation (considérer les jeunes mineurs comme des adultes) de la part des institutions. Historiquement, on a fait venir Fatima Ouassak (*fondatrice en 2016 du syndicat national, ndlr*) pour une rencontre en 2021 à la Cohue qui nous a permis de faire le lien autour de son livre (*La puissance des mères, ndlr*), de rassembler, de commencer à se poser des questions et à monter un petit groupe en regardant les enjeux et les grosses problématiques des quartiers populaires concernant les enfants et les parents. On s'est mis au travail.

Quelles sont les discriminations constatées ?

Dans les quartiers populaires, notamment à Maurepas, il y a eu des amendes discriminatoires pendant le confinement. Il y a aussi une problématique autour de la transmission et de la valorisation des mémoires des familles. Quelle est la place et la reconnaissance des langues, des histoires, des mobilités qu'ont pu vivre les enfants et comment ces trajectoires-là ne sont pas du tout suffisamment valorisées dans l'institution qu'est l'Education nationale ? Et puis il y a des questions liées à la parentalité LGBT, aux enfants trans, etc. Il faut qu'on puisse créer des espaces safe pour accompagner parents et enfants. Et enfin le dénominateur commun : l'écologie sociale, populaire. Qui répond à des choses très pratico-pratiques et qui met en lumière des luttes menées dans les quartiers populaires ou par des personnes racisées, invisibilisées.

Quelle dimension politique donne-t-on au terme 'mères' ?

C'est la figure de la dragonne, parfaitement expliquée dans le livre de Fatima Ouassak : on veut absolument mettre à distance, déconstruire, et même éradiquer cette image de la mère tampon dans les quartiers populaires et cette somation de la part de l'État qui impose aux mères issues de l'immigration de « tenir leurs gamins » à la maison, ce qui pose la question du droit à l'espace public, et de les tenir comme il faut pour qu'ils parlent bien français et puis éventuellement d'être présentes quand il s'agit d'apporter des loukoums, des accras de morue, du couscous dans les fêtes d'école. Il est hors de question d'être assignées à ce rôle de mères tampons. Être femmes, ce n'est pas cantonné à ça. C'est aussi se réunir ensemble et créer de la force dans le collectif. Ça redonne le pouvoir d'agir. C'est très politique !

I MARINE COMBE

* POST-PARTUM *

Morgane Koresh, Ayla Saura et Masha Sexplique (ainsi qu'Ilana Weizman à l'époque) sont à l'initiative en 2020 de l'émergence du #MonPostPartum sur les réseaux sociaux. Un mouvement qui prend rapidement de l'ampleur et aide les personnes concernées par le post accouchement à diffuser et partager leurs paroles, vécus et expériences. Le 18 février, le trio publie, aux éditions Mango, le livre *Nos post-partum, un guide pour accompagner en douceur les mois de l'après accouchement*. Pas de recettes miracles mais des témoignages, des conseils et des outils, affranchis de tout jugement, pour aider ceux qui en ont besoin.

→ EN CHIFFRE ←

- Le **21 mars** : journée mondiale pour l'élimination de la discrimination raciale. La ville de Rennes lance les Etats généraux de l'égalité jusqu'au **26 juin**.
- Le **8 mars, 11 communes** de Rennes Métropole ont signé la charte européenne pour l'égalité des femmes et des hommes dans la vie locale.

.....

→ À VENIR ←

À l'horizon **2023**, l'Hôpital Sud accueillera une structure médico-sociale dédiée à l'accompagnement des femmes victimes de violences.

* ENDOMETRIOSE *

En décembre 2021, EndoFrance et MySlife publiaient les résultats de l'enquête « Endométriose, vie affective et sexuelle », réalisée auprès de 384 femmes âgées de 18 à 55 ans et plus, souffrant de la maladie chronique en question. Les chiffres sont accablants : 9 femmes sur 10 ressentent des douleurs lors des rapports sexuels, 84,6% des interrogées considèrent que l'endométriose impacte leur vie affective et dans 80% des cas, la maladie a des conséquences sur l'appréciation du corps de la patiente. Enfin, seules 23% des répondantes considèrent que leur équipe soignante leur a apporté des conseils et des solutions.

SUIVEZ-NOUS

SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

ET PARTAGEZ NOS ACTUALITÉS !

magazine_yegg

sur



Yegg Mag Rennes

sur



@Yeggmag

sur



INCLUSION

Croiser les forces



La femme n'existe pas. Elle ne peut être pensée au singulier, à l'instar des luttes menées pour l'égalité des genres. Elles sont multiples et plurielles, ces luttes. Et concordent toutes à revendiquer pour toutes les personnes concernées le droit de choisir, la liberté d'exister et d'être soi, de s'exprimer en son propre nom et d'accéder au respect. Sans être discriminé-e-s en raison de son sexe, son genre, sa couleur de peau, son origine réelle ou supposée, sa classe sociale, son handicap, sa profession, son statut conjugal, son orientation sexuelle et/ou affective, etc. Alors, au-delà des dissensions existantes au sein du mouvement, comment penser et organiser une lutte féministe inclusive ?

PAR MARINE COMBE
PHOTOGRAPHIES DE CÉLIAN RAMIS
ILLUSTRATIONS DE : LORIE ENEZIAN
MAQUILLAGE : JULIE ONEN
MODÈLES PHOTO : CÉCILE CHIEFARE
ELODIE MÉHAT
FATY - HUMAN BREIZH

DÉCONSTRUIRE LES DOMINATIONS AU SEIN DES ESPACES DE LUTTE

À l'occasion des deux journées internationales de mobilisations et de luttes contre les violences sexistes et sexuelles et pour les droits des personnes sexisées – 8 mars et 25 novembre – les militant-e-s féministes sont de plus en plus nombreux-ses à battre le pavé et à faire entendre leurs voix dans l'espace public. Des voix plurielles qui portent des revendications communes, visant à combattre le sexisme d'une société encore largement imprégnée et dirigée par la culture patriarcale. Au-delà du sexe, des spécificités viennent s'accoler et amplifier les vécus de nombreuses femmes, en raison de leur couleur de peau, genre, classe sociale, orientation sexuelle et affective, handicap-s, âge, origine-s réelle-s ou supposée-s... Comment leurs parcours sont-ils pris en compte au sein du renouveau militant ? Comment s'organiser ensemble ? Et comment ne pas reproduire les schémas patriarcaux et capitalistes dénoncés par les mouvements féministes ?

Mardi 8 mars, 11h. À la sortie du métro Villejean, flottent pancartes militantes et drapeaux syndicaux. « On s'arrête, le monde aussi ! » L'appel à la grève féministe retentit et des centaines de personnes sont réunies à la jonction du quartier Kennedy et de l'université Rennes 2, mobilisées en cette journée mondiale de lutte pour les droits des femmes. En attendant le départ vers République, la foule scande : « Et qu'est-ce qu'on veut ? Des papiers ! Pour qui ? Pour toute-s ! » Et chante l'hymne qui résonne désormais dans les événements militants : « Nous sommes

fortes, nous sommes fières, et féministes et radicales et en colère ! » et se réjouit d'un accompagnement au yukulélé pour entamer joyeusement : « Adieu, patri..., adieu patri... adieu le patriarcat ! Tu t'en vas et nous on reste, adieu le patriarcat ! Et tchic et tchic et tchic et tchic et la rue elle est à qui ? Et tchic et tchic et tchic et tchic et la rue elle est à nous ! Elle est à qui ? Elle est à nous ! Elle est à nous ! Adieu patri... Adieu patri... adieu le patriarcat ! Tu t'en vas et nous on reste, adieu le patriarcat ! » À la place de la camionnette vrombissante guidant



© CÉLIAN RAMIS

les cortèges aux détours des rues et avenues empruntées par les manifestant-e-s, un tracteur siège sur le rond-point et sur lequel trône une immense bannière : « Écologie radicale, féminisme décolonial, révoltes paysannes ».

DANS LES QUARTIERS

L'an dernier, à la même occasion, la manifestation du 8 mars partait également du campus Villejean, initiative impulsée par la collaboration entre Nous Toutes 35, association féministe organisatrice des marches et actions en lien avec les 8 mars et 25 novembre à Rennes, et Kune, collectif de femmes du quartier croisant féminisme et écologie populaire. L'idée : décentraliser le féminisme du centre ville et l'étendre à son entité plurielle.

« La voix des femmes des quartiers populaires est rarement entendue. J'aime autant vous dire qu'on va en parler longtemps de notre passage et j'espère qu'il y en aura d'autres. », avait alors déclaré Régine Komokoli, co-fondatrice et porte-parole de l'association. Avant d'ajouter, qu'ensemble, elles œuvrent « pour continuer de gagner pas à pas (leur) place dans la société en tant que femmes, en tant que travailleuses, en

tant qu'immigrées, en tant que femmes travailleuses immigrées. » Le cortège avait traversé le site du CHU Pontchaillou, en femmage à toutes les professionnelles de la santé, ces premières de cordée souvent négligées et dévalorisées comme le rappelle cette année encore l'Inter-syndicale professionnelle – composée de Solidaires, la CGT, la FSU et FO – partageant le constat, 50 ans après la première loi concernant l'égalité salariale, que 19% d'écart de salaire persistent entre les femmes et les hommes (à égalité temps plein) :

« 41% des femmes travaillent dans les secteurs les plus touchés par la pandémie. Nous sommes toujours en première ligne. Majoritaires dans les métiers essentiels comme le soin, la santé, l'éducation, le nettoyage, les services publics. Notre travail est déconsidéré et invisibilisé. Nous travaillons sans relâche et trop souvent en négligeant notre santé. Nous sommes aides à domicile, assistantes d'élèves en situation de handicap, animatrices, travailleuses sociales, enseignantes, aides soignantes... Les femmes immigrées ou sans papiers, en plus de subir les discriminations citées, sont sur-exploitées, peu reconnues socialement et peu susceptibles



© CÉLIAN RAMIS

d'évoluer dans leurs emplois. Nous voulons qu'elles soient régularisées. »

ENTENDRE LE MILIEU RURAL

Depuis un an, un cortège part de Villejean/Kennedy. Le 25 novembre dernier, d'autres rassemblements ont débuté aux métros Henri Fréville et Joliot Curie afin de rejoindre Charles de Gaulle ou République. Parce qu'il n'est pas évident pour tout le monde de se rendre en manifestation, seul-e-s, au centre ville. Cette nouveauté s'affiche comme un symbole. Désormais, le féminisme devra être pluriel et inclusif. On prône la solidarité avec les femmes du monde entier, on fait entendre la colère des féministes de l'université comme de celles des quartiers populaires, on dénonce les violences sexistes et sexuelles en appelant à une riposte féministe, on parle d'hétérorisme, on danse sur l'hymne des féministes chiliennes de Las Tesis « Un violador en tu camino », on réclame des moyens pour les travailleuses, « du fric pour la santé, pas pour les flics ni l'armée », on exige le respect de nos droits et de nos libertés. On écoute les personnes concernées s'exprimer sur leurs

vécus et revendiquer leurs spécificités. Ce 8 mars 2022, ce sont « les femmes rurales et les paysannes » qui interpellent l'assemblée pour la première fois : « Nous vivons en campagne, nous bossons en campagne et cela marque nos vécus et nos corps. Nous sommes 11 millions de femmes rurales. 30% de la population française vit en campagne. 30% de la population et 47% des féminicides. »

Elles dénoncent une image tronquée de leurs réalités, « centrée sur les hommes, l'agriculture et la chasse. » Ce n'est pas celle qu'elles vivent au quotidien, soulignent-elles : « Les femmes du monde rural sont oubliées, invisibilisées. En tant que meufs en ruralité, c'est encore plus compliqué qu'ailleurs de se déplacer, de tafer ou de ne pas tafer, d'avorter, d'accoucher, de vivre des sexualités non hétéronormatives. Sans compter ce que peuvent expérimenter les personnes racisées essayant de vivre dans la campagne française blanche, qu'elles l'aient choisi ou non. » L'isolement, les problématiques de mobilité, la précarité qui en découlent avec souvent des emplois à temps partiels, la

dépendance financière aux conjoints, l'accès réduit aux études mais aussi aux services de santé (et ainsi de gynécologie, d'accouchement et d'avortement), la prévalence des violences intrafamiliales... « Pour les victimes, c'est la double peine : elles sont plus isolées, moins protégées et avec moins encore qu'ailleurs de réseaux d'aide à proximité. Les politiques, qu'elles concernent l'aménagement du territoire ou l'agriculture, ont toujours été pensées à partir des lieux de pouvoir et donc du milieu urbain, de la ville. Les mouvements féministes ont malheureusement souvent reproduit ce biais. Nous sommes ici pour amorcer ce changement. Nous avons une responsabilité collective à changer cette perspective. Les vécus, les besoins, les idées des meufs rurales, doivent être inclus dans les mouvements féministes. Nous sommes prêtes et vous, l'êtes vous ? », partagent-elles avec hargne.

Leurs parcours doivent être pris en compte et leurs droits, reconnus. Elles terminent par une tirade à trois voix : « Alors bienvenu-e-s à toute-s, bienvenu-e-s à toutes les femmes et meufs

dans nos campagnes, bienvenu-e-s à tou-te-s les membres de la communauté LGBTIQ+, bienvenu-e-s à toutes les personnes racisées, les handis et toutes celles qui ont envie de faire bouger les normes en milieu rural. Dégenrons le monde agricole et rural, ensemble, dégenrons et dérangeons ! » Le message est percutant et réjouissant et invite à la mobilisation et la réflexion autour d'un sujet laissé en marge des luttes féministes. Ça secoue et c'est tant mieux !

VALORISER LES IMPENSÉS...

Les prises de paroles se poursuivent, toujours traduites en langue des signes française. Parmi elles, l'Inter-organisation étudiante – composée de l'Union Pirate de Rennes 1 et 2, Solidaires Etudiant-e-s, la FSE et Nouvelles Rênes – dénonce l'absence de courage politique du gouvernement actuel dont les discours nous abreuve de belles promesses mais manquent toujours d'actions concrètes : « Ainsi, Darmanin, ministre de l'Intérieur accusé de viol, se réjouit de son bilan du fait de la baisse des cambriolages. Et quel bilan ? 125 féminicides survenus en 2021. Mais n'en déplaie aux proches des



Indépendante **BATTANTE**

Intelligente **PERSÉVÉRANTE**

SINGULIÈRE **PUISSANTE**

ANTI CONFORMISTE **MULTIPLE**

Déterminée

Différente **IMPORTANTE**

FORTE **ÉGALE**

HORS NORME Spontanée

113 victimes de féminicides par leur conjoint ou ex conjoint, aux proches des 7 femmes trans et des 4 travailleuses du sexe victimes de féminicides, les bijoux et ordinateurs ont plus de valeur que nos vies. » Les chiffres pleuvent. Dans l'enseignement supérieur, une étudiante sur 10 est victime d'agression sexuelle et une étudiante sur 20 est victime d'un viol. En 2016, 5% des étudiantes jonglaient entre études et parentalité et un tiers d'entre elles étaient contraintes de manquer les cours. « Et rien n'est proposé par les établissements : pas de congé maternité ou d'aménagement des cours, des systèmes de garde trop peu développés... La maternité et la parentalité en général sont un frein dans les études. » Et un impensé là encore dans les luttes féministes. Tout comme la parole des retraitées : « Femme retraitée, j'agis. Femme retraitée, je manifeste. En 2021, 40% des femmes ont en moyenne une retraite inférieure de 40% à celle des hommes. Au XXIe siècle, seulement 60% des femmes touchent une retraite à taux plein. Cette inégalité est la résultante des inégalités salariales, en activité, dues à des parcours hachés de la vie professionnelle des femmes. »

La précarité est au cœur de tous les discours. Et les intervenantes n'oublient pas de mettre le sujet en perspective, à l'aune de leurs conditions spécifiques et au croisement des violences sexistes et sexuelles : « J'interviens pour les droits des personnes exilées, en tant que concernée. Vingt personnes sont logées dans le bâtiment F, ici, dont des bébés... À la Poterie, plus de 90 personnes logées (dans un gymnase, ndlr) vivent des agressions. Nous sommes entourées des hommes violents et lorsque les plaintes sont déposées dans des commissariats, cela n'est pas vraiment pris en considération. Il y a un refus que des personnes des associations, qui connaissent le droit, nous accompagnent. Nous voulons un logement digne pour les personnes en situation irrégulière. Nous avons été victimes, dont moi-même, d'agressions morales et aussi une autre femme des agressions physiques. Et cela n'a pas été pris en considération lorsque nous nous sommes rendues au commissariat. Les droits humains sont bafoués. Nous réclamons la régularisation de toutes les personnes dont les droits sont bafoués. »

DÉCENTRER LE REGARD

Les points de vue sont situés. Et selon l'identité de genre, la couleur de peau, le territoire, la classe sociale, le handicap, l'orientation sexuelle et affective... les vécus et expériences diffèrent d'une femme à l'autre, d'une personne à l'autre. La pluralité et la multiplicité des trajectoires, l'accès à des privilèges selon sa situation et condition de vie, les difficultés et discriminations rencontrées par certain-e-s au croisement du sexisme, du racisme, de la grossophobie, du validisme, des LGBTIphobies, etc. sont à prendre en compte, sans hiérarchisation des priorités et comme une entité entière qui ne peut scinder son identité, pour faire avancer les luttes concernant les droits humains. « Nous sommes représentatives de la diversité de la France d'aujourd'hui. Certaines d'entre nous sont bretonnes, normandes, d'Afrique du nord, de l'ouest et du centre. Certaines sont retraitées, d'autres sont salariées, en intérim, étudiantes en attente d'un premier emploi. Certaines sont des mamans solos, d'autres sont en couple. Pourtant nous nous sommes mises ensemble. Parce qu'au-delà de nos différences d'âge, de travail, d'origines, nous partageons l'immense bonheur d'être femmes entre nous. Nous nous sommes mises ensemble parce que nous avons du respect et de la considération pour les parcours de vie. Respect et considération, c'est ce qui nous manque le plus, à nous les femmes des quartiers populaires dans cette société encore fortement marquée par le patriarcat. », exprimait Régine Komokoli l'année précédente, dans un discours toujours d'actualité.

Les militantes se saisissent de la tribune pour appeler le collectif à soutenir les luttes voisines, traversées elles-aussi par des problématiques et revendications communes aux combats féministes. À plusieurs reprises lors des Journées internationales contre les violences sexistes et sexuelles précédentes, Rachida du Collectif Sans papiers de Rennes a souligné qu'avoir une place sur l'estrade militante ne suffisait pas : « Nous, féministes prolétaires que notre courage de survivre a amené ici pour trouver refuge, nous nous sommes échappées des guerres produites par le patriarcat et le capitalisme de nos pays. Tant que l'imbrication de la



© CÉLIAN RAMIS

violence patriarcale et raciste ne sera pas vaincue, nous ne pourrons pas triompher ensemble. Tant que la liberté des migrantes n'est pas prise de partout comme un combat général, nous ne pourrons pas être ensemble sur la place mais resterons divisées dans les maisons, les villes, les lieux de travail. Soutenez-nous, nous avons besoin de vous. » Le message passe ce 8 mars également par l'Inter-organisation de soutien aux personnes exilées : « On est là en tant que féministes, parce que c'est une lutte de droits, que ce sont des droits fondamentaux qui sont bafoués. Nous avons besoin de votre soutien. Et pas juste un soutien de façade. Nous avons besoin de votre mobilisation. Parce que ce sont là des luttes actuelles et que les femmes dans leur vie affective, dans leur vie sexuelle, sont complètement à la merci de tous les sévices, de toutes les servitudes... »

BATIR DES ALLIANCES

Parce que la lutte féministe ne peut pas se bâtir uniquement à travers le prisme du sexisme. Étendre l'analyse, le champ d'exploration, observer, écouter, prendre part, s'encourager, se soutenir. Donner la parole. Forger des alliances pour faire naître et nourrir des réflexions qui n'ont rien d'annexes. Au contraire. Le 25 novembre dernier, les militant-e-s de Nous Toutes 35 appelaient à une marche aux flambeaux, en fermage aux victimes de féminicides, avant de se réunir au 4 Bis pour assister à la projection, co-

organisée avec le Planning Familial 35, du film-documentaire *Empower*, de Marianne Chargois, dressant le portrait de 3 travailleur-euse-s du sexe, Mylène Juste, Giovanna Rinçon et Aying. Accès à la santé pour les TDS, transidentité, migration, violences policières, violences institutionnelles, lutte contre le projet de loi de pénalisation des clients, les sujets portés à l'écran sont essentiels à intégrer à la révolution féministe. Et pourtant, ils sont souvent l'objet de divisions et de dissensions concernant le rapport au corps et sa marchandisation, entraînant – y compris dans certains milieux féministes – la stigmatisation régulière et des violences envers des travailleur-euse-s du sexe que l'on enferme dans un discours victimaire, plutôt que de s'intéresser à leurs conditions de travail et d'interroger directement les concerné-e-s.

Doris, trésorière du STRASS, co-fondatrice des Pétrolettes à Rennes – association de développement communautaire pour lutter contre les violences faites aux femmes et aux autres minorités avec et pour les travailleur-euse-s du sexe – et TDS depuis 5 ans en parle ce soir-là : « La loi est hypocrite et permet le nettoyage de l'espace public. Elle cible clairement les TDS de rue. Les clients ne vont plus les voir, ce qui pousse à une précarisation extrême. Et ce qui les pousse à davantage accepter le retrait de préservatif et à subir des violences... On nous invisibilise et on nous silencie. On nous dit ce

qui est bon pour nous. La loi est votée par des personnes blanches, aisées, pas précaires ! Y compris des femmes. » Elle aborde l'importance de l'auto-organisation. Ne nous libérez pas, on s'en charge. Le slogan résonne. Et cela n'empêche pas de tisser des alliances avec des d'autres organisations. L'association rennaise se présente d'ailleurs ainsi sur son site : « Notre pari est de croire en la convergence des luttes entre personnes concernées par la violence, notamment la violence systémique. Nous luttons contre toutes les formes de carcans qui enferment trop souvent les personnes dans des cases sans prendre en compte les contextes de chacun-e, et qui entravent le pouvoir d'agir. Non

à la stigmatisation et oui à l'inclusion ! » Elles l'affirment, les Pétrolettes sont féministes et leurs actions participent également à un changement de la société vers plus de justice sociale.

Elles « sont expertes de leurs sujets et détentrices de solutions », accompagnent les personnes selon leurs réalités et sans jugement, créent des espaces de développement communautaire avec des alliances locales – Planning Familial, CRIDEV... -, proposent des permanences individuelles axées autour de l'accès aux soins et aux droits et favorisent l'émancipation de ses membres par la valorisation des savoirs et compétences. Elles prennent part à



© CÉLIAN RAMIS

« LES ALLIANCES SONT POSSIBLES À PARTIR DU MOMENT OÙ ON EST DANS LE RESPECT ET LA NON INSTRUMENTALISATION DES LUTTES. »

la lutte pour les droits, notamment au respect et à la dignité personnelle et professionnelle, des TDS et plus largement les mouvements féministes. Parce qu'elles ne veulent pas être stigmatisées et violentées par la société mais bel et bien actrices du changement. Elles se battent pour obtenir les mêmes droits que les travailleur-euse-s, pour être reconnu-e-s en tant que tel-le-s et s'organiser selon leurs termes et conditions. « Pour moi, être un-e allié-e de choc, c'est se renseigner sur nos conditions. Dans le Manifeste féministe pro-droits des travailleuses et travailleurs du sexe, il y a toutes nos revendications. Sur le site de l'AATDS (Association Allié(e)s de Travailleurs et Travailleuses du Sexe, ndlr) également. », conclut Doris.

CRÉER DES LIENS

Croiser les alliances. Un terme que Priscilla Zamord, co-secrétaire nationale de Front de Mères, privilégie davantage à celui de convergences. Elle est membre de l'organisation syndicale, fondée à Bagnolet, et depuis quelques mois, implantée à Rennes, sur le quartier de Maurepas. Rencontres, écoutes, réseaux, accompagnement, mise en liens, en mouvements et en actions sont concrètement le cœur du syndicat de parents luttant contre les discriminations et les violences à l'encontre des enfants et des parents (Lire le 3 questions à – Front de Mères, p. 18). Racisme, sexisme, LGBTIphobies, violences inter-quartiers, violences policières... les habitant-e-s des quartiers prioritaires sont généralement stigmatisé-e-s et leurs parcours, actions, initiatives, réflexions, besoins et conditions, sont invisibilisé-e-s et méprisé-e-s.

« Aujourd'hui, notre question, c'est comment on arrive à mobiliser, à rendre notre démarche accessible et fédératrice et surtout hyper simple. Et quand je dis simple, ça veut dire ambitieuse

dans les objectifs mais simple dans la façon de faire. Il y a du génie politique dans les quartiers populaires mais ce n'est pas toujours évident de rendre visible et de faire de l'aller vers. Donc c'est aussi à nous de faire différemment, de se mettre dans l'action et d'organiser des choses. », précise Priscilla Zamord. Elle poursuit : « Il y a des actions qu'on essaye de faire en alliance avec d'autres organisations. Ça crée du lien avec d'autres collectifs. » Elle se réfère notamment à la Marche pour la Vérité et la Justice pour Babacar Gueye, à laquelle Front de Mères a participé, à Rennes. Aurélie Macé, membre de l'organisation, était présente ce jour-là et témoigne : « On était là pour montrer notre solidarité à Awa, la sœur de Babacar (présente dans les manifestations féministes rennaises, ndlr), dans sa démarche mais aussi pour faire le lien avec les autres collectifs Vérité et Justice, de Paris et de la région parisienne, qui étaient présents à Rennes. Et puis aussi pour échanger sur les situations qu'on peut avoir, faire le lien entre des mamans qu'on accompagne et se rendre compte des réalités. Un des moments forts, c'était avec Assa Traoré, qui était présente, qui est d'origine malienne, et Lala, elle-même d'origine malienne et membre de Front de Mères. C'était une rencontre forte parce qu'elles sont toutes les deux confrontées à la question des violences policières, à des degrés différents mais on est bien sur une échelle et un parcours similaires malheureusement. »

Leur dénominateur commun, comme le mentionne Priscilla Zamord, c'est l'écologie sociale et populaire. Une écologie « qui répond à des choses pratico-pratiques mais qui met aussi en lumière des luttes qui ont été menées dans les quartiers populaires ou par des personnes racisées, invisibilisées. » Ainsi, en mars, Front de Mères organisait au Pôle associatif de la Mar-

baudais, avec Keur Eskemm et Extinction Rebellion, une projection sur l'écologie décoloniale, à travers la problématique scandaleuse du chlorodécone aux Antilles (on recommande chaudement la lecture de la BD Tropiques Toxiques de la brillante Jessica Oublié, ndlr). « Keur Eskemm, ils sont à Maurepas, ils font un travail magnifique avec les jeunes. Ça promet des rencontres humaines assez enthousiasmantes. Et puis Extinction Rebellion qu'on connaît aussi

pour sa lutte écologique. Autant Front de Mères et Keur Eskemm, ça aurait peut-être été évident parce que c'est un peu le même territoire. Autant rencontrer Extinction Rebellion, ce n'était pas une évidence en soi donc c'est vraiment chouette, cette alliance-là. On commence avec beaucoup d'humilité dans les façons de faire mais avec une volonté très forte. On fait des actions simples, on y va, on s'y met, on voit ce que ça produit... », souligne-t-elle. Sans oublier leur

Lutter ensemble

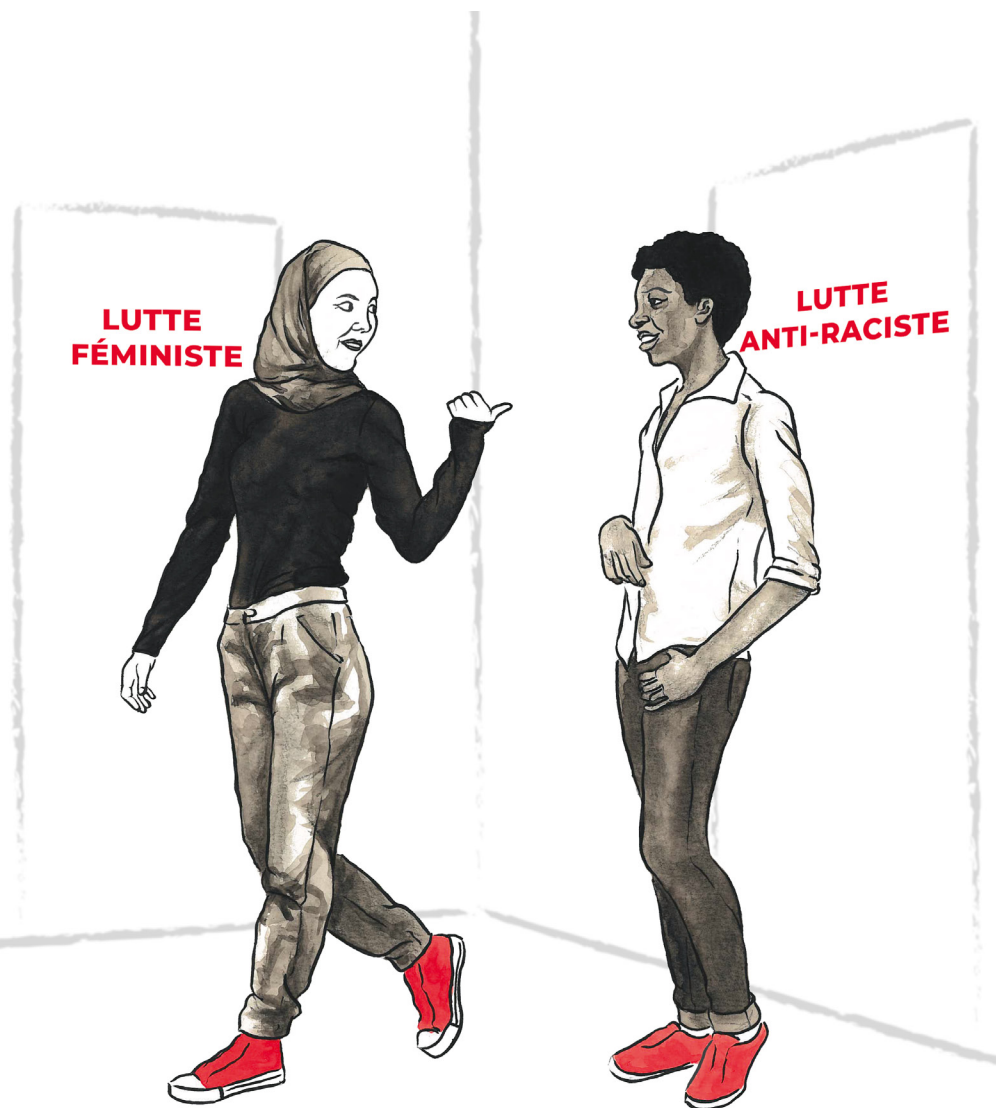
Dans la préface de *Lutter ensemble – Pour de nouvelles complicités politiques*, l'autrice, militante altermondialiste et féministe Juliette Rousseau définit tel quel son objectif : « **Soutenir celles et ceux qui souhaitent mettre au travail leurs pratiques de lutte et d'organisation à partir de la reconnaissance des rapports d'oppressions structurels et de leurs impact sur nos façons de faire politique.** »

Ainsi, il lui apparaît primordial, pour se faire, d'aller à la rencontre de celles et ceux qui interrogent la manière de faire lutte commune au sein même des espaces militants. Le livre explore les façons de penser les nouvelles organisations mais aussi et surtout les expérimentations et actions qui en résultent. Car il ne suffit pas de théoriser, il faut agir. « L'envie d'écrire ce livre, au moment où il me semble que tous les espaces de lutte qui sont les miens s'embourbent, tient aussi à l'espoir qui se profile entre les fumigènes violets et verts d'un collectif britannique. (...) Diversité raciale, de classe, de condition physique ou d'orientation sexuelle, de genre, les membres de Sisters Uncut tiennent ensemble dans l'affirmation de leurs différences, des identités qu'elles choisissent, subvertissent ou rejettent. », explique-t-elle. Alors, Juliette Rousseau nous emmène en Angleterre, en Palestine, mais aussi en France, sur la ZAD Notre-Dame-des-Landes ou à Paris, et nous donne à entendre et à réfléchir autour des voix, réflexions, trajectoires, analyses, ressentis et vécus des militant-e-s qui participent aux changements des sociétés, dans une volonté de solidarité et de profonde remise en question des pratiques actuelles. Elle témoigne par exemple de la démarche de l'équipe de football

Les Dégommeuses qui « expérimente aussi la rencontre autour des enjeux de classe, de race, de genre et de validité. » Elle écrit : « Je rencontre Cécile, une des joueuses et fondatrices de l'association, qui me raconte que leur envie de départ, c'était de lutter contre les discriminations sexistes et LGBTphobes, lesbophobes et transphobes. En créant des espaces propres « aux filles et aux trans » face aux dynamiques de reproduction de la domination masculine à l'œuvre dans la communauté LGBT. Puis, à mesure que le groupe évolue, les Dégommeuses cherchent à lier sexisme, homophobie et transphobie avec d'autres discriminations, notamment le racisme. Ce travail auquel l'équipe se livre, elle le mène sur un terrain qui lui permet d'autres expériences que celles des espaces plus classiques des luttes LGBT : sur le terrain de football, les enjeux ne sont pas les mêmes que dans une salle de réunion. D'une certaine manière, la classe sociale, et plus particulièrement le capital culturel, y est moins performant : on use moins de ses mots que de son corps. » Sans les nommer exemplaires et sans en masquer ou édulcorer les failles, Juliette Rousseau nous arme des outils et dynamiques mises en place par des collectifs luttant pour l'autonomie politique et le pouvoir d'agir. Ensemble.

participation aux luttes féministes, dans les manifestations comme dans l'animation d'ateliers que ce soit à l'occasion des Rencontres nationales féministes, ayant eu lieu à Rennes en janvier dernier, ou du week-end culturel, militant et festif, féministe et anti-raciste Big Up, organisé les 12 et 13 mars sur les quartiers de Villejean et de Maurepas : « Dans la diversité des luttes, par exemple, Fatima Ouassak (militante écologiste, féministe et anti-raciste, fondatrice de Front de

Mères à Bagnolet et autrice de *La puissance des mères*, ndlr) évoque souvent l'importance du combat (anti-nucléaire, ndlr) des femmes à Plogoff et je trouve ça génial. Voilà, Bagnolet-Finistère, même combat ! Les alliances sont possibles à partir du moment où on est dans le respect et la non instrumentalisation des luttes. C'est pour ça que je ne parle pas de convergence des luttes. Je préfère alliances. Chacun est soi-même mais on travaille ensemble sur des



Et toi, quelle partie de ton identité tu laisses à la porte ?

« ON NE RIGOLE PAS DU TOUT. ON A UNE TELLE EXPERTISE D'USAGE ET DE QUOTIDIEN DANS LES QUARTIERS POPULAIRES QU'ON NE PEUT PLUS NOUS LA FAIRE À L'ENVERS. »

projets qui nous réunissent de temps en temps, pour faire force. »

ÉVITER LA RÉCUPÉRATION

Elle résume parfaitement l'esprit d'une lutte inclusive. Qui fédère sur des temps donnés sans occulter la spécificité de chaque groupe. Car si les voix se multiplient et sont de plus en plus nombreuses à se faire entendre, créant de nombreux changements notamment dans les représentations médiatiques, artistiques, sportives, scientifiques, politiques, etc., le constat, malheureusement, apparaît que les figures majoritairement mises en lumière restent blanches, hétérosexuelles, cisgenres, minces, plutôt aisées, valides... Personnes racisées, LGBTIQ+, exilées, handicapées, grosses, TDS sont, au fil de l'Histoire des féminismes, des forces opérantes et pensantes de ces luttes, qui les laissent pourtant de côté dès lors qu'elles abordent les spécificités de leurs groupes et les croisements et amoncellements existants entre les différents fragments de leurs identités. « La question de comment faire alliance pour ne pas être invisibilisées après, c'est une très bonne question. Qui résonne à plusieurs titres. Je pense que Front de Mères a été tellement observatrice ou en connaissance de phénomènes comme ça de récupération – qui sont une forme de violences – qu'on repère assez vite les groupes mal intentionnés. », répond Priscilla Zamord. Elle précise : « On ne rigole pas du tout, je ne sais pas comment le dire autrement. Donc oui à l'alliance mais pas à n'importe quel prix. Pour moi, il y a un vrai contrat de réciprocité qu'il faut établir avec les autres organisations. Être dans quelque chose de coopératif mais pas dans quelque chose de l'ordre de la récupération. On est hyper au taquet là dessus. On a une exper-

tise et des héritages où il y a eu tellement d'extorsion qu'on fait attention. Sur la lutte féministe, c'est pareil. On a une telle expertise d'usage au quotidien dans les quartiers populaires qu'on ne peut plus nous la faire à l'envers. Ce n'est plus possible. »

NOUS AUSSI. LES VOIX INVISIBILISÉES

Une remise en question du mouvement féministe dit mainstream (dominant) est essentielle. Non pas pour le décrédibiliser mais pour le faire avancer. Encore plus loin. Lui permettre de décentrer le regard de l'unique bannière (universaliste) « Femmes » qui réduit et exclut toute une partie des militant-e-s et participe à les invisibiliser. Outre les dissensions qui peuvent sévir au sein de cette lutte plurielle, critique est faite autour d'une politique trop généraliste et trop lisse de certaines organisations.

C'est le cas en 2018 quand le groupe national Nous Toutes appelle à la mobilisation le 24 novembre contre les violences à l'encontre des femmes. Plusieurs collectifs se réunissent en réponse sous l'intitulé Nous Aussi. Pour appuyer le fait que les violences sexistes et sexuelles s'expriment au-delà du sexe et du genre et d'intensité différente selon les trajectoires et les situations. « En disant « Nous aussi », nous voulons faire entendre les voix de celles pour qui les violences sexistes et sexuelles sont une expérience inséparable du racisme, du validisme, de la précarité, qui définissent nos quotidiens : les violences sexuelles que nous subissons sont souvent pour nous l'aboutissement de notre domination matérielle, économique et sociale dans chacun des aspects de nos vies, que ce soit au travail, à la fac, dans la rue, à la maison ou face à des policiers. », expriment les associations et



© CÉLIAN RAMIS

collectifs activistes tel-le-s que Acceptess T, le Collectif Afro-Fem, Gras Politique, Handi-Queer, Lallab ou encore le Strass dans l'appel publié sur le site de *Mediapart*.

Cette même année, Céline Extenso remarque la faible présence, voire l'absence, de femmes handicapées ou de pancartes s'y référant au sein du cortège. Les rangs des manifestations grossissent drastiquement depuis 2017, année de l'affaire Weinstein et l'essor des mouvements #MeToo – qui représentent une accélération dans le mouvement féministe qui avait déjà entamé depuis plusieurs années un renouveau – mais les mêmes erreurs semblent se répéter. Avec d'autres femmes handicapées, elle crée les Dévalideuses, un collectif handi-féministe luttant contre l'invisibilisation des femmes handicapées dans la société et au sein du mouvement, et plus largement contre le validisme, défini comme une oppression, une discrimination qui s'applique aux personnes handicapées.

Dans l'émission *Penser les luttes*, diffusée en janvier dernier sur Radio Parleur, Céline Extenso

explique : « On s'est dit que si on voulait exister publiquement et politiquement, il fallait qu'on s'organise. Première mission : exister dans les milieux militants, les faire nous intégrer à leurs luttes, leurs événements, autant qu'à leurs théories. On essaye d'être là régulièrement pour faire pression et se rappeler à leur bon souvenir quand la pandémie et les conditions d'accessibilité le permettent. » Les Dévalideuses constatent les bonnes volontés mais aussi et surtout les faibles moyens entrepris « quand il faut remettre en cause ses pratiques militantes ». La co-fondatrice développe : « On voit qu'il y a encore énormément de boulot. Quand on nous invite, il faut que l'événement soit accessible. En général, les gens pensent aux ascenseurs, aux marches, mais le handicap, ce n'est pas seulement les fauteuils roulants. Il y a des handicaps psychiques, visuels, etc. Des personnes vont avoir besoin d'un lieu calme, de lire sur les lèvres... Il y a plein de choses à prendre en charge. Le covid a été un énorme révélateur de validisme. Les personnes handis sont souvent plus à risque. Ça a l'air d'être un poids insupportable pour les validistes de prendre ça en

compte. Alors que c'est un acte militant de protéger la collectivité ! »

Les femmes handicapées demeurent un sujet en marge des espaces de luttes féministes. Non considérées comme femmes à part entière, elles ne sont pas imaginées ni comme objets de désirs, ni comme figures maternelles et maternantes et encore moins comme des victimes de violences sexistes et sexuelles. « Elles en subissent pourtant plus que les femmes valides. On parle de maltraitance quand ça arrive. Comme on parle d'un animal... Et sur ce sujet-là, on est énormément déçues des féministes qui ont du mal à nous intégrer dans les données. », déclare Céline Extenso. Des alliances se nouent avec des collectifs comme Gras Politique, engagé contre la grossophobie, ou encore Act up, dans l'accès à la santé des personnes LGBTIQ+ et des personnes séropositives. « Petit à petit, on sent que les allié-e-s se multiplient et qu'on va pouvoir les atteindre de plus en plus. Ouvrir le champ, ça veut dire se décentrer un petit peu de sa propre lutte. C'est clairement y gagner car avoir une vision plus large, c'est avoir une vision plus intelligente ou plus complète du problème. Mais ça, c'est souvent dur... », poursuit-elle.

SE POSITIONNER. RÉELLEMENT

En septembre dernier, l'association trans et intersexes de Grenoble, Rita, interpellait l'organisation Nous Toutes quant à la date choisie pour la manifestation contre les violences sexistes et sexuelles, le 20 novembre. Date emblématique pour la communauté LGBTIQ+ qui se rassemble ce jour-là pour la journée internationale du Souvenir Trans (TDoR). Dans un communiqué, les militant-e-s expliquent : « Chaque année, depuis 24 ans, on se rassemble et on rassemble nos forces pour honorer nos mort-e-s, assassiné-e-s et suicidé-e-s. Or il semble que pour le mouvement féministe mainstream Nous Toutes, nous personnes trans sommes quantité négligeable. Nous avons bien compris à quel point leur soutien à la communauté trans est performatif, que nombre d'entre nous continuent de se faire ostraciser par votre organisation, que votre hypocrisie vous conduit à nous brosser dans le sens du poil en réunion mais que vous continuez à organiser et promouvoir des événements où on

est maltraité-e-s, et à discréditer toute critique en vous appuyant sur notre colère. » Ce à quoi l'organisation visée répondra qu'elle échange avec des structures trans et des structures de protection à l'enfance (le 20 novembre étant également la Journée internationale des droits de l'enfant) « pour trouver un moyen que la manifestation Nous Toutes permette de donner de la visibilité à toutes les luttes, celle contre la transphobie et celle contre la pédocriminalité. » La date sera maintenue à Paris.

Nous Toutes 38 et Nous Toutes 35, entre autres, prendront la décision de s'affranchir de l'appel national, comme le précisent les militant-e-s féministes grenobloises : « Est-ce possible de construire une convergence des luttes autrement que dans une dynamique de co-construction ? Non. Est-ce que la convergence des luttes peut être un concept qu'on instrumentalise pour imposer son propre calendrier aux autres luttes et masquer la perspective cis-sexistes de son organisation ? Nous ne le pensons pas non plus. Nous pensons qu'il est impossible de lutter contre les violences patriarcales en les reproduisant. La solidarité est une arme politique et matérielle, pas juste un exercice déclaratif. » Les marches auront lieu le samedi suivant.

UN TRAVAIL DE RÉSEAU

« Le Service d'Autoprotection Pailletté – le SAP – et l'ensemble de son équipage repérable par des pancartes violettes portées en sandwich sont heureux de vous accueillir pour cette manifestation « En route vers la fin du patriarcat » Nous sommes le 8 mars (2021, ndlr), à Rennes, à République et la température actuelle est... chaud bouillante nan ? Nous vous proposons d'assurer votre confort durant cette marche en encadrant un cortège de tête en mixité choisie. Pour cela, nous vous rappelons que le principe de ce cortège est de laisser les personnes concernées prendre la tête. Les consignes pour ce cortège vont vous être présentées. Accordez-nous quelques instants d'attention merci. Vous êtes une femme, une personne non binaire, intersexe, un homme trans, vous êtes les bienvenu-e-s devant. Vous êtes un homme cisgenre, c'est-à-dire que votre genre ressenti homme est celui qu'on vous a assigné à la nais-



© CÉLIAN RAMIS

sance. Alors votre place, en tant qu'allié de nos luttes, est derrière le cortège de tête. Vous pensez que le patriarcat c'est du pipi de chat et vous êtes arrivé-e-s ici par hasard, alors nous vous demanderons d'évacuer la manifestation. Car le patriarcat ne tombera pas tout seul, organisons-nous pour lui péter la gueule !!! »

Depuis plusieurs années, ce sont les militant-e-s de Nous Toutes 35 qui organisent les manifestations du 8 mars et du 25 novembre. Mélissa et Louise en font partie, depuis respectivement 2 ans et demi et 1 an et demi, et établissent clairement qu'il s'agit d'un travail de longue haleine, qui ne peut se faire seul-e : « On marche avec un réseau de collectifs et d'associations. On s'en fiche de porter la voix de Nous Toutes 35, l'important c'est de se mélanger et de laisser les différentes structures s'exprimer. On lance un appel aux prises de paroles. Parle qui veut. Alors oui, ça demande du temps à organiser. C'est un travail sur le long terme et l'idée, c'est de faire mieux que les années précédentes. » Cela implique de bien connaître le tissu associatif, militant, syndical et politique. De bien connaître et comprendre les enjeux de chaque groupe, en interagissant avec chacun, pour mieux en saisir les tenants et les aboutissants. « Quand on construit le trajet, on a en tête qu'il faut le rendre accessible. On le fait donc avant la manifestation. Pour repérer s'il y aura des toilettes par exemple sur le parcours. Et ça, ce n'est pas toujours évident ou possible. Il faut penser aussi que des personnes voudront peut-être s'asseoir, prévoir des chaises. Construire le trajet de

manière à ce que les personnes qui ne peuvent pas suivre toute la manifestation puissent nous rejoindre à un moment grâce au métro... », explique Louise. Mélissa précise : « On a travaillé avec le collectif Les Dévalideuses et maintenant, avec Crip Crew (collectif rennais créé par et pour des personnes handicapées, ndlr), on suit ça. Il y a d'autres éléments à prendre en compte en amont et qui demandent d'être pensées bien avant les manifs, comme par exemple de ne pas isoler les personnes sans papiers dans le cortège ou d'expliquer, si on entend parler d'une action radicale qui pourrait ramener la police, que vis-à-vis de certaines personnes présentes ce jour-là, il vaut mieux éviter. »

Pas de secrets ni de miracles pour les militant-e-s. Pour organiser une lutte inclusive, l'essentiel est de s'armer d'informations, de rencontres, de discussions autour des situations spécifiques. « Ça se réfléchit toute l'année, pas uniquement pour les manifestations ! Il faut nous éduquer nous-mêmes. Aller voir les collectifs, les associations, se renseigner, écouter. Il existe beaucoup d'outils facilement trouvables... », disent-elles, insistant bien sur le fait qu'iels ne sont pas parfait-e-s. Expérimenter, tester, avancer ensemble. En local, au quotidien. Car comme le signale Nous Toutes 38, « il est important de prendre conscience que les luttes féministes se construisent aussi au local, et font face à des problématiques spécifiques. Nous interrogeons la centralisation des mots d'ordres depuis Paris. Nous ne croyons pas en cette structuration pour la construction d'une mobilisation pérenne et

politiquement ancrée. La lutte féministe doit se penser dans une perspective matérielle et révolutionnaire, pas idéaliste et réformiste. »

DÉCENTRALISER LES QUESTIONS FÉMINISTES

Rennes morcelle les départs de cortège en divers lieux de la ville. « Pour montrer qu'il y a autre chose, en dehors du centre ville. Créer des lieux différenciés, c'est aussi une manière de ne pas se sentir seul-e quand on se rend en manif. C'est laisser place aux vies de quartier aussi. », souligne Louise. Même topo au niveau national. Les 22 et 23 janvier ont eu lieu les Rencontres nationales féministes, dans la capitale bretonne. Plus d'une centaine d'organisations, associations et collectifs militants ont répondu ce week-end là à l'appel de la Coordination féministe dont la naissance remonte au premier confinement. « À l'automne 2019, les militantes de Toulouse, Toutes en grève 31, ont appelé à une rencontre féministe qui a réuni plus de 250 personnes qui ont échangé autour d'expériences différentes et ont fait lien avec les militantes d'Espagne, d'Amérique latine et d'Algérie. Quelques organisations de la Coordination ont eu contact à ce moment-là. », explique Lisa, militante parisienne, membre de la Coordination féministe.

La crise sanitaire frappe et la pandémie révèle l'ampleur des inégalités de genre, et par conséquent la précarité des personnes sexisées. Le confinement est alors l'occasion de faire un recensement de toutes les structures militantes

appelant à la mobilisation lors des 8 mars et 25 novembre. Un travail de titan-e-s, jamais réalisé auparavant. De ce travail minutieux, naît la Coordination féministe qui signe un premier texte visant à appeler à la mobilisation pour un déconfinement féministe. C'était le 8 juin 2020 et les rassemblements mettaient en lien les questions féministes, la précarité, le système de santé actuel, le capitalisme et les mécanismes de domination opérants dans les groupes opprimés. « Depuis, on a signé des appels, écrits ensemble, pour les manifestations, fait un webinaire féministe contre l'islamophobie et participé au cortège de Nice en juin 2021 contre la politique d'immigration de Macron, « Toutes aux frontières ». », précise Lisa.

Se retrouver à Rennes en janvier dernier résulte d'un véritable choix à décentraliser les féminismes de Paris. Les Rencontres ont vocation à tourner au sein des différentes villes de France. « Il y a eu plusieurs temps durant le week-end. Pour expliquer les objectifs autour de la grève féministe du 8 mars et de la lutte contre l'extrême droite. Il y a eu aussi des ateliers en non mixité avec des personnes racisées, des personnes handicapées, puis des moments en mixité pour avoir des retours autour des différentes pratiques. », commente Phil, militante lyonnaise, elle aussi membre de la Coordination féministe. Porter un projet commun. S'allier pour créer sur le long terme. Pour les deux militantes, penser la lutte de manière inclusive n'appartient pas à une dynamique nouvelle. « La nouveauté, c'est que l'on se retrouve pour le faire. », signale Phil.

Lisa précise : « Ça a existé dans les années 70. Après, ce que l'on observe, c'est la 4e vague comme on dit dans mon collectif. Depuis 2010, on assiste à un renouveau des luttes féministes, amplifié par les mouvements MeToo. Le mouvement féministe est divisé sur certains sujets et manières de faire. Une partie a été intégrée dans l'Etat et nous, on veut un féminisme autonome. Imposer nos revendications, notre agen-

da politique, dépendre de nous-mêmes. » Elles le disent, l'objectif des Rencontres n'est pas de résoudre les dissensions. Mais bien d'échanger, s'écouter, se transmettre des savoirs et connaissances, et inclure. « Nos discriminations en fonction de nos situations, c'est la base du féminisme ! On ne veut surtout pas invisibiliser les personnes déjà invisibilisées. », intervient Phil.

Allié-e-s, plus qu'une notion...

Ça veut dire quoi être allié-e d'une lutte ? Ça veut dire que l'on s'implique, de près ou de loin, de manière ponctuelle ou régulière, dans un combat qui ne nous concerne pas directement dans la mesure où nous ne vivons pas la situation et donc la ou les discrimination-s en lien avec cette condition. Et s'impliquer suggère de se situer dans la société et de procéder à un travail sur soi qui passe par la prise de conscience de certains privilèges que l'on peut avoir si on est par exemple une personne blanche, hétérosexuelle, cisgenre, issue d'un milieu bourgeois, etc. Ainsi, Céline Extenso, co-fondatrice du collectif handiféministe Les Dévalideuses, Doris, co-fondatrice des Pétroleuses et travailleuse du sexe et bien d'autres militant-e-s conseillent de se renseigner et d'écouter les personnes concernées afin de se déconstruire car, faut-il le rappeler, les militant-e-s n'ont pas d'obligation à faire de la pédagogie ! Petit condensé des éléments que l'on trouve à ce sujet à travers les sites recommandés et initiatives lancées par les deux organisations citées.

- En janvier 2020, Les Dévalideuses lancent les Bonnes résolutions anti-validistes. Parmi elles, on trouve : « J'écoute ce que les personnes handicapées ont à dire », « Je cesse de croire que le handicap est forcément visible et identifiable », « Je m'adresse directement aux personnes handicapées », « Je demande l'accord d'une personne handi avant de l'aider à se dé-

placer », « Je ne considère plus les personnes handicapées comme des leçons de vie », « Je renouvelle mon stock d'insultes », « Je crois ce que me dit une personne handicapée sur ses capacités » ou encore « Je découvre l'existence de la crip culture » et « Je m'approprie le terme validisme et je contribue à le diffuser ».

- Sur le site de l'Association des Allié-e-s des Travailleuses et Travailleurs du Sexe, il est rappelé l'objectif de la structure : créer une interface de dialogue, d'entraide et de bienveillance entre les TDS et ceux dénommé-e-s allié-e-s. Ainsi, « est allié-e ou allié, toute personne qui croit que le travail du sexe est un travail et que comme tout travail, celui qui l'exerce a le droit à une protection juridique et une intégration sociale dans la cité. Dans cet objectif, l'association a pour volonté de rassembler ceux qui croient que les travailleuses et travailleurs du sexe sont ostracisés par les politiques publiques et la législation supposées les protéger. » On poursuit la lecture : « Nous souhaitons permettre la mobilisation des alliés et alliées, nombreux au demeurant, en leur communiquant les informations parfois difficiles à trouver : campagnes de communication, campagnes de mobilisation, appels à l'entraide des associations défendant les droits des travailleurs et travailleuses du sexe. L'objectif est de créer un réseau bienveillant d'aide, de diffusion, de soutien notamment dans les manifestations publiques et sur les réseaux sociaux. »

« ON VEUT UN FÉMINISME AUTONOME. IMPOSER NOS REVENDICATIONS, NOTRE AGENDA, DÉPENDRE DE NOUS-MÊMES. »

DE LA RAGE ET DES PAILLETES

La réalité est complexe. « Créer un espace pour la défense de toutes les personnes opprimées, c'est très bien sur le papier. Aujourd'hui, la composition de la Coordination est moins diverse que ce que l'on voudrait. Ce n'est pas un échec d'admettre ça. Il y a des réalités. Des personnes pour qui c'est plus compliqué de militer. La Coordination, c'est un mouvement vivant, en évolution constante. L'idée, c'est d'avoir une démarche volontariste et que les différents collectifs puissent s'y investir. Tout ça est vivant et c'est à nous tou-te-s ensemble de créer les conditions pour que le plus de personnes puissent s'en saisir. », analyse Lisa. D'accord ou pas d'accord sur tous les sujets, là n'est pas la question. La difficulté consiste plutôt à trouver des terrains d'entente pour co-construire une vision commune sur le long terme.

« Sur place, on n'est pas là pour des débats d'idées mais pour avancer ensemble. On peut avoir des opinions diverses et écouter quand même les concernées, sans faire part de notre avis. L'idée de la Coordination et des Rencontres, c'était aussi et surtout pour organiser la grève du 8 mars. Pas forcément pour celui de 2022 mais surtout pour 2023 et les années suivantes. La question, c'est donc comment on organise une grève féministe inclusive ? Quand on n'a pas de travail, quand on a une famille à gérer, quand on habite loin des grandes villes, quand on est mère célibataire, etc. comment on fait pour rejoindre la grève sans la faire porter à d'autres femmes, vivant dans des situations autres ? », interroge Phil. S'inspirer de ce qui existe à l'étranger, en Espagne par exemple ou en Suisse. Ainsi que des mouvements antérieurs, notamment celles des ouvrières du XXe siècle. Cantines de rue, garderies collectives, caisses de grève... Il est essentiel de puiser les idées et outils dans les réussites du passé et les expériences des concernées, des militantes,

des travailleuses, de toutes celles qui participent à la lutte, du quotidien, du terrain.

Repenser l'organisation de la société. Là encore un travail minutieux s'impose. Pour une grève massive et inclusive, l'organisation en amont est primordiale si elle ne veut pas exclure une partie des personnes minorées et opprimées. Les militantes le disent : une journée de grève, c'est une année de préparation minimum. « Alors oui, ça rajoute des nouvelles choses à penser. Mais c'est aussi plus gratifiant de réfléchir et organiser un mouvement général. C'est plus valorisant ! On ne fait pas les choses dans le vent, on n'est pas seules, on va réussir à faire ensemble et ça, c'est motivant ! », s'enthousiasme Phil. Leur force émane du collectif, du fait de se retrouver, de s'encourager, de se valoriser dans les expériences et compétences des un-e-s et des autres. « On est pour un militantisme qui ne soit pas du sacrifice. Ça ne veut pas dire que c'est simple à organiser un événement comme on a fait à Rennes, ça veut simplement dire que la balance de force et de bien que ça nous apporte pèse plus que la difficulté. Ça nous donne de la force pour la suite. Des fois, on se sent seul-e-s. Echanger avec des personnes qui ont les mêmes difficultés, ça fait du bien. On s'envoie des messages de cœurs, d'étoiles, on discute dans la joie et la bonne humeur. C'est un mélange de rage et de paillettes ! », ajoute Lisa, en souriant.

NE PAS OUBLIER LE CÔTÉ FESTIF

Que ce soit à l'occasion des Rencontres nationales féministes ou des manifestations des journées internationales de mobilisations contre les violences patriarcales, les militantes n'oublient pas d'entremêler revendications et festivités. Tout est politique et c'est bien cela que l'on doit faire primer comme le rappelaient les membres de la Pride radicale, organisée à Rennes le 16 octobre dernier : « Nous, ce sont des personnes



construire la binarité du genre. Féminiser le langage, rappeler la présence des hommes et des femmes dans les différents groupes nommés, visibiliser la moitié de l'humanité considérée comme une minorité, trouver un genre commun, voire éviter le genre... Julie Abbou revient sur l'histoire du langage depuis les années 60, où elle apparaît comme un enjeu central dans les mouvements de lesbiennes et de libération des femmes. Vingt ans plus tard, on commence à féminiser les noms de métiers « *et tout le monde s'y fait, à part l'Académie française qui va mettre 35 ans de plus...* ». Dans les années 90/2000, Arlette Laguiller parle des travailleuses et des travailleurs, EDF écrit à ses cher(e)s client(e)s, les universités mentionnent les étudiant-e-s et les papiers d'identités indiquent « né(e) ». En 98, une circulaire est déposée sur la féminisation du langage. Elle passe comme une lettre à La Poste, à une époque « *où le féminisme a quasi disparu de la scène politique et où on commence à parler de la parité.* »

La post doctorante en arrive au début des années 2000 : « *Dans les sous sols de la contre culture, les espaces féministes et anarchistes entendent*

bousculer la grammaire. Défaire la catégorisation du genre pour déjouer les assignations. » Elle parle alors « *d'une remise en question des rapports sociaux à travers le langage, faisant de la langue un lieu de lutte et d'émancipation.* » Dix ans plus tard, de nouveaux pronoms arrivent et en 2015, le Haut Conseil à l'Egalité publie un *Guide pour une communication publique sans stéréotype de sexe*. En 2019, Netflix utilise le point médian dans une publicité. Et tout ça ne choque pas grand monde. Dès lors que l'on ne parle pas d'écriture inclusive... En 2016, « *une agence de comm' met le feu aux poudres* ». Elle publie un *Manuel d'écriture inclusive*, dépose l'expression comme une marque et en fait des formations. En 2017, gros tollé concernant un manuel scolaire utilisant des formes masculines et féminines dans ses contenus... Marlène Schiappa, alors secrétaire d'État chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes et de la Lutte contre les discriminations, s'insurge : « *Je ne suis pas pour l'obligation d'enseigner l'écriture inclusive à l'école* » et le premier ministre à l'époque, Edouard Philippe, dépose une circulaire obligeant les textes officiels à utiliser « *le masculin générique* ».



En 2021, une proposition de loi va même jusqu'à demander l'interdiction de l'écriture inclusive pour les missions de service public. Julie Abbou explique : « *Tous les procédés de féminisation du langage et d'écriture inclusive ne sont pas juste là pour désigner la présence des femmes et la présence des hommes mais aussi indexer un sens social. C'est-à-dire comment l'interlocuteur-ice se positionne : féministe, conservateur, etc. C'est une pratique politique de la grammaire. Et l'inclusion prend place dans un champ sémantique plus large : lutte contre les discriminations, diversité, égalité des chances, parité, intégration, etc.* »

La représentation passe aussi par le langage. À l'oral comme à l'écrit, il visibilise, donne à voir, à entendre, permet de faire exister. Nous rend plus entier-e. Et affirme une partie de qui nous

sommes et de nos revendications communes. Mais il ne suffit pas d'utiliser l'écriture inclusive sur un tract ou une brochure pour rendre la lutte inclusive. Si le langage y participe, cette dernière ressort de la mise en valeur par des actions et des spécificités des un-e-s et des autres, par le respect, l'écoute, la création d'espace mixtes et non mixtes mais aussi la liberté de faire par soi-même et de s'afficher en soutien. Ne pas parler à la place de, ne pas faire à la place de. Organiser ensemble. Penser ensemble, même si différemment. Expérimenter. Trouver un terrain d'entente. Dans la reconnaissance des parcours, vécus, expériences, trajectoires, situations, conditions. Faire front commun sans aliéner les identités propres à chacun-e.

L'EMPOUVOIREMENT des MUSICIENNES

Le talent n'a pas de genre et pourtant, les chiffres révèlent une faible présence des femmes dans les musiques rock et actuelles. Dès l'adolescence, les garçons sont plus nombreux à créer des groupes là où les filles se détachent des loisirs et par conséquent, de la pratique musicale et instrumentale. Comment (re)penser l'accompagnement des musiciennes ? Sans doute à travers la sororité, la formation des équipes et les ateliers non mixtes...

Fougue et énergie rock sur la scène des Transmusicales, le 4 décembre dernier grâce aux artistes musiciennes d'Ottis Cœur ! Elles se sont rencontrées en formation, ne sont pas appréciées tout de suite et puis, elles ont fini par se confiner toutes les deux, en mars 2020. Sans intention professionnelle au départ, elles ont composé, expérimenté et chanté ensemble. Ça a matché et de là est née la créativité ru-

gissante montrée à l'Étage du Liberté. Elles prônent l'identité DIY, le rock et le féminisme. Et on se régale autant en visionnant le clip de « Je marche derrière toi » qu'en l'écoutant en live. À la différence que là, on savoure leur panache et leur dynamisme électrisants ! Ça sent bon le garage, le rock alternatif, les influences pop rock et la colère débordante au service d'une créativité rythmique et explosive. Leurs voix



© CÉLIAN RAMIS

s'unissent, les harmonies renforcent leur proposition musicale et accentuent leur discours, scandé en français, dénonçant les violences sexistes et masculines. Leur ras-le-bol des histoires fumeuses, des mecs qui ne pensent qu'à leur gueule – oubliant le plaisir et l'orgasme des femmes – du mensplaining et on en passe, elles l'expriment avec hargne, saisissant et brandissant leurs émotions catapultées sous la forme de forces libératrices et empouvoirantes. Elles bondissent, guitare électrique, basse et batterie saturent et vrombissent, et l'énergie envahit très vite la salle. L'enthousiasme gagne la foule, convaincue par ce mélange de calme, d'amertume et de fureur. Les tripes sur le plateau, laissant entrevoir également leur jovialité, légèreté et humour entre les morceaux, Camille et Margaux signent un set puissant, qui retient notre attention et surtout alimente notre curiosité pour Ottis Cœur, qu'il faudra suivre, c'est certain, dans les prochaines années. Ce sont là les prémices d'un duo bien décidé à chanter fort sans s'excuser.

PLONGÉE DANS LA SORORITÉ

Pourtant, il ne leur a pas été aisé d'arriver jusque là. Du talent, elles en ont. De la volonté et de la détermination, également. Des expériences, aussi. Et pas toujours heureuses. Les réflexions sexistes et misogynes du type « *T'es une fille, tu ne sais pas jouer* » de la part des mecs ou les remarques non appropriées d'un producteur décidant de transformer la musicienne « *en diva* », elles en ont fait les frais. En formation, via le Studio des Variétés à Paris, dédié au perfectionnement et l'accompagnement des artistes de musiques actuelles, elles découvrent la puissance de la sororité. « *La promo était quasi uniquement féminine. Ça a été un levier le côté collectif avec que des meufs qui développent des projets. Ça nous a soudées, on allait se voir en concert. Quand je suis arrivée, j'étais en dépression, prête à arrêter la musique. Ça m'a reboostée de fou !* », rigole Camille. Le premier confinement arrive, elles s'installent à la campagne dans sa maison familiale et se mettent à composer et à enregistrer ensemble. Isolées, elles vont s'affranchir du regard masculin qui peut mener à l'hésitation ou l'auto-censure et lever les freins éventuels qui pourraient s'inter-

poser avec leur création. « *Sans le confinement, on aurait peut-être fait mais plus tard. Être là toutes les deux, préservées des remarques et des doutes, c'était sans barrières. On n'avait jamais joué de batterie avant, on a testé. On avait l'étincelle de l'expérimentation !* », soulignent les membres d'Ottis Cœur. Et pour Margaux, cela marque un tournant décisif dans sa manière d'agir : « *Camille m'a inspirée. Avant, je n'aurais jamais osé faire un solo de guitare sur scène. Elle m'a aidée à prendre confiance en moi, à me sentir légitime dans le travail. On discutait beaucoup et c'est important, car un mot positif de quelqu'un-e que tu estimes beaucoup peut tout changer !* » Même son de cloche du côté de sa co-musicienne : « *Je n'osais pas sortir de moi-même pour exprimer ma parole et ma voix. J'avais du mal à m'exprimer et à me faire entendre. Margaux m'a permis de libérer plein de trucs ! On trouve des idées à deux, en rebondissant sur ce que dit l'autre... C'est vachement bien !* »

SOLIDIFIER LA CONFIANCE ET LA LÉGITIMITÉ

Découvrir le plaisir de faire de la musique ensemble, de pratiquer d'un instrument, de prendre place dans un groupe de rock... c'est l'objectif du Girls Rock Camp organisé du 7 au 11 février dernier, au Jardin Moderne. Parce que comme le rappelle Audrey Guillier, batteuse et coordinatrice de l'événement, « *sur les 900 musiciens qui répètent ici, seulement 12% sont des femmes, il est temps que ça change !* » Les chiffres sont édifiants. Selon HF Bretagne, 82% des artistes qui se produisent sur scène, dans le secteur du rock, sont des hommes. Pour pallier à ce sévère déséquilibre, le Jardin Moderne s'engage dans une démarche autour de l'égalité des genres et, en coopération avec l'Antipode, lance son premier Girls Rock Camp, destiné à des adolescentes Rennaises âgées entre 14 et 18 ans, sous la forme d'un stage dédié à la pratique instrumentale. Durant une semaine, les huit participantes ont été accompagnées par des musiciennes et techniciennes professionnelles et amatrices. Batterie, basse, guitare, coaching vocal, coaching scénique, flyer, yoga, prise de parole en public... Elles ont découvert les bases et les fondamentaux du rock, son



© CÉLIAN RAMIS

énergie, sa vitalité, l'apprentissage des instruments et la création de musiques originales. Et surtout ont pu prendre confiance en elles.

Le 11 février, en fin d'après-midi, elles sont prêtes. Elles osent, elles montent sur scène, divisées en deux groupes. Snakes 4, tout d'abord. Main Towanda, ensuite. Timides au départ, on sent rapidement que le stress se dissipe pour faire place au plaisir d'être sur scène. Elles prennent des postures rock, s'affranchissent d'une part de leurs appréhensions et saisissent l'instant pour emporter le public dans l'aventure vécue. Et pour finir, c'est ensemble qu'elles entament a cappella une chanson d'amour que Sam déclame en algérien à sa copine, installée au premier rang. Elle a 17 ans et a décidé de s'inscrire au Girls Rock Camp « *par goût de la musique* ». La faible présence des femmes dans le milieu musical, elle en avait déjà conscience avant de venir. « *C'est clair que ça doit changer !* », poursuit-elle. À ses côtés, Jeanne, 17 ans, a été séduite par le côté « *être entre meufs dans un groupe* » et Pome, 13 ans, est convaincue que cela a permis « *de se mieux se lâcher, s'exprimer et se rendre compte qu'on peut se libérer ! J'aurais beaucoup moins osé avec des hommes autour, c'est certain.* » Ce qu'elles retiennent de leur stage, c'est l'ambiance et la sororité, la confiance que cela procure. « *Il y en avait une qui avait une idée, la disait, on rebondissait. On était ensemble. On a fait ensemble. On a écouté, testé, beaucoup testé... Là, on voyait du soutien partout, on s'encourageait. On n'était pas en rivalité comme on nous fait croire que les femmes sont. On s'est bien entendues*

et c'est là, quand tu te sens libre que tu sors ton talent à 100% ! », signale Sam.

CONTRE LES VIOLENCES SEXISTES ET SEXUELLES

C'est certain, mettre entre les mains des filles et des femmes les clés vers leur autonomisation participe à établir les bases d'une égalité entre les genres. La formation de tou-te-s les professionnel-le-s de la musique et des équipes encadrant les événements musicaux et festifs, la sensibilisation aux thématiques féministes ainsi que l'accompagnement des personnes concernées par les structures dédiées dès le plus jeune âge sont nécessaires et essentielles pour prévenir, réduire et éliminer les violences sexistes et sexuelles à l'encontre des personnes sexisées. On la voit l'urgence. Dans la création de labels et maisons de disque féministes et queer tel-le-s que Elemento Records, Warriorecords ou encore Cartelle, dans l'impact des associations comme le mouvement HF, dans les campagnes prônant le consentement en festivals et concerts, dans l'émergence et l'importance des réseaux non mixtes à l'instar de She Said So, dans les projets qui se développent comme Musiciennes au Bastion à Besançon, dans les ateliers d'empowerment et de musique pour les femmes, personnes trans et non binaires tels que les conçoivent Salut les Zikettes ou encore les engagements pris par divers-es lieux et scènes de musiques actuelles en faveur d'une égalité matérielle, financière, d'accessibilité aux résidences, scènes, etc... Partout, la sororité doit être au cœur du processus de valorisation des musiciennes.

LE RETOUR DE MYTHOS

La 25e édition de Mythos se déroulera du 1er au 10 avril dans divers-es lieux et structures de la capitale bretonne et de sa métropole. Yseult, Jeanne Cherhal, Birds on a wire (pour lesquelles des places sont à gagner sur les réseaux de YEGG), Camille ou encore Charlotte Cardin figurent parmi les têtes d'affiche de la programmation musicale. Côté théâtre, quelques pépites à débuser et à découvrir, avec notamment *Fracassé-e-s* de Delphine Battour, *Sirènes* de la compagnie 52 Hertz, *Ode maritime* et *Pour un temps sois peu* de Lena Paugam ou encore *Chien-ne* du groupe Chiendent.

À FAIRE

- 10 minutes suffisent pour répondre au questionnaire de la compagnie La mort est dans la boîte. Mères et adolescentes sont invitées à participer à la création de la playlist du prochain spectacle *Avec Hélène*, prévu pour 2023.

EN CHIFFRE

- 10 mars : sortie de la BD signée Gwenola Morizur et Ellea Bird, *Se jeter à l'eau*, une fable écologique et sociale.
- Jusqu'au 15 avril, la galerie Art et essai de Rennes 2 accueille l'exposition *Le mouton est dans le salon* de Bertille Bak.

UN COLLECTIF EXPLOSIIF

En 2021 est né le collectif La Grenade dont l'objectif est de soutenir et d'accompagner les femmes – artistes, administratrices et techniciennes - dans le secteur du spectacle vivant, les sortir de l'invisibilité et de la précarité. À travers des ateliers collectifs, la structure développe sa mission autour de plusieurs axes : donner accès aux femmes à des ressources et outils, lever ensemble les freins liés au genre, valoriser les salaires des artistes et des administratrices, améliorer les structurations et développer les productions (recherches de financement, notamment).

L'INFO FÉMINISTE, C'EST SUR YEGGMAG.FR

À lire aussi sur



TABLETTES et MOBILES !



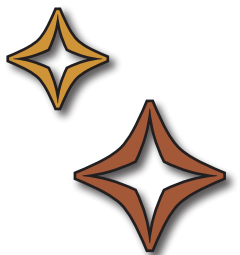
contactez-nous via redaction@yeggmag.fr

La mémoire des femmes



© CÉLIAN RAMIS

Femmes du passé et femmes d'aujourd'hui, militantes, comédiennes, metteuses en scène, autrices et chercheuses universitaires... Elles nous proposent de visiter le matrimoine. À travers une mise en mots, en scène et en réseau, elles participent à valoriser et visibiliser toutes celles qui ont œuvré à l'avancée de la société.



Elles ont marqué l'Histoire. Que ce soit dans le domaine de la philosophie, des sciences, des sports, de la théologie, du monde médical, des technologies, de la politique, de l'économie, du social, des arts et de la culture... elles ont toujours été présentes et ont toujours pensé le monde et agi pour concrétiser leurs idées. Elles sont pourtant reléguées aux tâches ménagères et domestiques, confinées au sein de l'espace privé, au tra-

vail de reproduction... Méprisées, ignorées, oubliées de l'Histoire, cet héritage biaisé, réducteur et sexiste, nous amène à nous construire à travers un vide, un silence, une absence.

L'apprentissage scolaire, le langage, les médias ainsi que les institutions artistiques et culturelles ne donnent pas accès à notre matrimoine. Iels nous enseignent et inculquent les valeurs de notre patri-

moine. Un terme qui n'est pas neutre puisqu'il inscrit le masculin comme élément central de l'ADN commun des êtres humains.

Rendre le récit complet

Or, les femmes, de tous temps et de toutes origines, ont créé elles aussi le monde d'hier et d'aujourd'hui et pensé le monde de demain. On ne les retient pas ? Parce que l'Histoire est écrite par les hommes,



© CÉLIAN RAMIS

blancs, cisgenres, hétérosexuels, valides, bourgeois, etc. pour les hommes blancs, cisgenres, hétérosexuels, valides, bourgeois, etc. Le matrimoine redonne aux enfants et aux adultes de quoi rêver leur vie en grand. De quoi se projeter. De quoi se réinventer. Oser. Se sentir légitimes. S'autoriser. Heureusement, militantes, chercheuses, historiennes, femmes de lettres et artistes partent à la conquête de notre héritage issu des femmes.

Elles incarnent des vies oubliées, négligées, elles dépeussèrent des siècles de méconnaissance et d'ignorance et font (re)surgir toutes ces figures de l'ombre. Là, sur scène. Au milieu de brodeuses, au détour d'un cimetière ou devant un pupitre. Elles les rendent vivantes. Elles les rendent présentes. Elles les rendent actrices de leurs destins et chemins. Elles nous les donnent à voir, à entendre, à comprendre, à découvrir. Pour nous découvrir autrement. Pour regarder l'Histoire et la société à travers un prisme plus complet. Et par là, elles interrogent également la place et le rôle des femmes dans le secteur des arts et de la culture. Elles se mettent en mouvement, elles se mettent en réseau et activent des cercles de puissance, aussi épanouissants que valorisants.

Faire parler les mortes

« À chaque fois qu'on joue, c'est juste dingue l'énergie qu'il y a ! Quand ça com-

menge, ça me bouleverse. C'est une grande émotion de voir ces oubliées. On fait parler les mortes... », s'enthousiasme Laure Fonvieille, metteuse en scène et costumière au sein de la compagnie La mort est dans la boîte. Son credo : « Toute vie mérite récit ! Toute vie vaut la peine d'être racontée ! » Et ça, elle le démontre à chaque représentation de *Celles d'en dessous*, spectacle joué pour la première fois en 2019 au cimetière de l'Est et en novembre 2021 au cimetière du Nord, à Rennes (la création a été adaptée également dans différents cimetières de Strasbourg et de Nantes).

Près de leur tombe, les femmes se racontent et nous font partager leurs exploits, difficultés, engagements, métiers, quotidiens, etc. Ainsi, le 1er novembre, on palpitait au rythme des récits de dame Hélène de Coëtlogon, alias la sainte aux pochons (Camille Kerdellant), de la directrice d'hôtel, résistante et déportée Anne-Marie Tanguy (Sophie Renou), de Marie Brune, illustre inconnue à la vie bien remplie (Manon Payelleville), d'Hélène Jégado, célèbre empoisonneuse (Sandrine Jacquemont), et de Joëlle Guillevic, alias Jo Manix, autrice de BD (Inès Cassigneul).

« On se rend dans le cimetière quand les services funéraires sont capables de nous faire une visite comprenant 10 – 15 femmes. J'en choisis 5, en fonction de la diversité des personnes, mais aussi en fonction de l'emplacement de la tombe,

de la matière que je vais trouver aux archives, etc. On fait également appel aux familles, quand c'est possible, pour avoir des infos. Je fais toutes les recherches, j'adore mener des enquêtes sur toutes ces femmes, aller interviewer les gens, avoir les faits, essayer de palper ce qu'elles étaient puis je transmets aux comédiennes. », explique Laure Fonvieille. Elle poursuit : « Elles sont là, elles sont présentes, elles ont fait des choses mais on efface leurs traces... C'est passionnant ! En général, on trouve des bribes d'infos car des personnes ont déjà enquêté avant. Pour Jo Manix, son amoureux a œuvré pour que ses livres soient publiés. Sinon, on l'aurait oubliée... Comme dans les encyclopédies sur le théâtre, les femmes sont réduites, enlevées progressivement. »

Transmettre des modèles

Omettre toute une moitié de l'humanité, c'est priver chaque génération de son histoire dans toute son entièreté et de figures aux histoires fabuleuses, réalistes, contrastées et extraordinaires. Ainsi, dans le nouveau spectacle de la compagnie Nos combats ordinaires intitulé *Elles, l'autre mémoire*, les comédiennes Caroline Alaoui et Lety Pardalis restituent, sous la forme de portraits ludiques et modulables selon la configuration dans laquelle elles jouent, la parole – entre autres – de Vanessa Nakate, militante écologiste ougandaise, Temple Grandin, scientifique et chercheuse autiste américaine, Wu

Zetian, unique impératrice de Chine, Sonita Alizadeh, rappeuse afghane ou encore Thérèse Clerc, militante féministe. « On a eu envie d'utiliser le théâtre pour parler des femmes dont on ne parle pas assez. Ce sont des femmes d'origines et d'époques différentes, d'âges et de champs d'exploration différents. Parce que les femmes ont toujours fait des choses exceptionnelles ! », souligne Caroline Alaoui.

À travers des lectures vivantes, humoristiques et/ou poétiques, elles relatent leurs parcours et actions inspirantes : « Cela permet de transmettre et donner à voir des modèles qu'on n'a pas eu le loisirs d'avoir dans notre enfance et/ou adolescence. Et ça crée une différence pour chaque vie, sur la manière de se construire, dans la façon de se rêver, de s'imaginer... » C'est là bien l'objectif de la valorisation du matrimoine.

Subvertir les légendes

Il comble le vide, rétablit l'équilibre et chasse l'absence de ces figures féminines dont les témoignages, passant par le théâtre documentaire ou la fiction, ou le mélange des deux, délivrent un message puissant.

La transmission opère et interroge alors l'impact des représentations sur l'ensemble des sociétés et leur vision des filles et des femmes.

De la même manière que l'on questionne l'aspect moralisateur et sexiste transmis dans les contes, la comédienne de la compagnie Sentimentale foule, Inès Cassigneul, s'intéresse de près depuis plusieurs années à la légende oubliée d'Elaine d'Astolat, morte d'amour, qu'elle a choisi de subvertir dans son spectacle *Vierges maudites !*. « J'ai découvert ce personnage quand j'étais ado, par le biais d'un tableau lors d'un voyage à Londres. J'étais sous le charme, je me suis vraiment identifiée et j'ai acheté l'affiche. C'était comme un miroir. En fait, c'était un modèle morbide car il s'agissait du moment où elle meurt. L'association érotisme et beauté était très troublante. Je suis partie de cette confusion-là pour écrire. », commente Inès Cassigneul.

Dans son spectacle, Elaine, au départ tisseuse, devient brodeuse : « La broderie est présente chez mes deux grand-mères. J'ai appris pour avoir un lien avec elles. Quand j'ai

rencontré la brodeuse Muriel Fry, j'ai décidé de faire intervenir ce savoir faire technique dans la création. » Est venue alors l'idée de confectionner la tapisserie comme élément de décor qui servirait la narration pour sa première création *La carte d'Elaine*, en 2019. À cela s'ajoutent une nouvelle broderie reconstituant le voyage de la vierge au lys et l'envie de faire monter les brodeuses sur scène.

« Elles ne sont pas souvent vues, pas souvent montrées. On a l'image de la femme au foyer, soumise, etc. qui brode. Souvent, elles n'ont pas eu la reconnaissance qu'elles méritaient pour leurs ouvrages. Il y a là un point commun avec Elaine qui est un personnage secondaire des légendes arthuriennes. Un personnage érotisé quand elle meurt. Une jeune fille sans destin qui meurt dès qu'elle sort à l'extérieur. À ce récit ultra sexiste, je lui ai tordu le cou. », analyse l'artiste. Elle dénonce et critique un modèle néfaste pour l'éducation sentimentale des jeunes filles. Elle réactualise le propos en aventure initiatique dans laquelle Elaine part à la recherche du Chevalier sans nom, relatée dans



© CÉLIAN RAMIS

un « matrimoine imaginaire ». Elle explique : « Je pars d'une fiction totale, imaginant un poème qu'une autrice du 19e siècle aurait pu écrire parce que je me suis questionnée sur l'absence de transmission. L'histoire retient plus d'auteurs que d'autrices, alors j'invente des autrices carrément. Et des personnages de femmes dans des fictions passées. Il y a des héroïnes qui servent le patriarcat : on doit en tirer autre chose. On ne peut pas en rester au sacrifice, à la mort. On peut aussi en faire une source d'empowerment, quelque chose qui répare. Et la broderie, ça répare aussi... C'est important de changer de point de vue sur l'Histoire, déplacer le regard. Régénérer une héroïne pour la rendre vivante et réinventer une œuvre textile pour faire corps entre les femmes et

les brodeuses. » Brillants et libérateurs, tous ces spectacles proposés encouragent une plongée dans un univers bien plus vaste et inspirant que le modèle présenté et entraînent également une introspection personnelle, menant souvent à interroger sa propre place dans la société.

Puiser l'énergie créatrice

Parce qu'en parlant de se rêver en grand, Caroline Alaoui ne fait pas uniquement référence à l'effet positif qui s'installe alors entre ces récits et le public. Mais aussi à l'impact que cela a sur elle en tant qu'artiste. Il y a celles qui s'expriment sur la scène et celles qui les incarnent. Et toutes forment et participent à notre matrimoine. « Le travail que je fais autour d'Elaine, c'est

la première écriture de cette ambition-là pour moi. De là est venu tout un cheminement autour de la narration. Je suis comédienne et je me suis rendue compte ici de mon désir d'écrire des histoires, plus fort encore que le désir d'incarner les personnages. », confie Inès Cassigneul.

Elle prend l'exemple du *Portrait de la jeune fille en feu* de Céline Sciamma : « (Re)convoyer des figures d'autrices et de personnages de fiction est source d'énergie et de force. » Cela participe à s'identifier et potentiellement déterrer des questions plus profondes. Et à questionner son rapport à la légitimité, problématique souvent relatée par les personnes sexisées et minorités opprimées, faiblement représentées dans les arts et la

« Il y a des héroïnes qui servent le patriarcat : on doit en tirer autre chose. On ne peut pas en rester au sacrifice, à la mort. On peut aussi en faire une source d'empowerment. »



culture comme dans le reste de la société. « Je me dis toujours metteuse en scène et costumière mais c'est vrai que sur ce spectacle, je suis aussi autrice. Manon Payelleville et Camille Kerdellant co-écrivent leurs textes aussi. Oui, je suis autrice. De plus en plus, je l'assume. Ça me plaît ! », se réjouit Laure Fonvieille.

Pareil du côté de Caroline Alaoui : « Au départ, on pensait adapter des œuvres autour du

matrimoine et puis en se mettant à l'écriture, on a fini par écrire nos textes et à en faire une création à proprement parler. La question de la légitimité est toujours centrale. En tant que jeunes autrices, il faut toujours se convaincre que nos mots sont à la hauteur. Les temps de recherches étaient très nourrissants, empouvourants. De ce travail est née l'envie de mettre en parallèle ces femmes et ce qui résonnait en nous (pas dans l'immédiat

mais ce sera certainement pour une suite). Et ça nous a posé la question de la place des femmes dans le milieu théâtral. Et nous a poussé à avoir une réflexion sur comment on estimait la valeur de notre travail en tant que créatrices. S'autoriser à rêver grand. À rêver normal, en fait. Au contact de toutes ces femmes, dont on parle et avec qui on travaille, on a pris confiance en nous. » Et sa consœur et camarade de jeu Lety Pardalis s'est dé-

« Rappelons-nous que le talent n'est pas dans la génétique, ni dans les testicules. »

couverte plus engagée : « Ça m'a fait avancer dans mon féminisme. Découvrir toutes ces histoires extraordinaires, ça permet de réaliser le combat de certaines femmes... Et d'être plus vigilantes à ne pas se faire substituer sa place. »

Se relier les unes aux autres

Toutes s'accordent sur le caractère puissant et inspirant de cette (ré)appropriation du matrimoine. Rendre visibles les femmes du passé, les femmes du quotidien, les femmes de l'ombre, comme celles qui sont dans la lumière. Un cercle vertueux qu'elles mettent en lien et perspective également avec la puissance du collectif, la puissance du réseau.

« Avec Lety, on s'est rencontrées par les Compagnies du 35. Ça permet de créer de la rencontre entre pairs. On a eu envie de travailler ensemble et on a choisi pour les regards extérieurs des personnes qui nous intéressaient artistiquement. Que ce soit des femmes nous convenait parfaitement car cela permet un peu de rétablir la balance. On connaissait Julie Michel par le collectif Deter et Frédérique Mingant par les Compagnies du 35. Marie Karedwen a réalisé le visuel car elle fait partie de L'imprimerie nocturne et on s'est

beaucoup inspirées pour ce spectacle de la revue qu'elle a faite sur F comme Fières. », précise Caroline Alaoui. Sans oublier HF Bretagne dont fait activement partie Laure Fonvieille : « C'est comme ça que j'ai connu Caroline par exemple. Après, en tant que costumière, je connais pas mal de créatrices. Je partais bien faire un tour de Bretagne des metteuses en scène ! Parce qu'elles sont là, elle font des choses. On parle ici d'artisanat et vraiment ce n'est pas un gros mot ! J'ai d'ailleurs la broderie en commun avec Inès ! » Et c'est en allant voir la tapisserie présentée un jour par Inès Cassigneul au musée de Bretagne qu'elle lui propose de participer à la création *Celles d'en dessous*.

« On a fait le constat qu'on était plusieurs à faire du théâtre et de la broderie. C'est un art qui a traversé les luttes féministes du 20e siècle. Les Suffragettes brodaient des bannières. On s'est dit qu'on pouvait nous aussi faire nos bannières pour les manifestations ! », souligne l'interprète de Jo Manix. Elle attire l'attention sur l'importance des chercheuses : « Elles sont hyper importantes dans l'émergence du matrimoine. On a souvent tendance à les oublier. Je pense qu'il faut les chercher et les écouter. Parce que oui,

il y a un courant mainstream qui s'intéresse au matrimoine mais ce sont surtout les chercheuses d'université, les petites maisons d'édition, etc. qui délivrent à ce sujet une information de qualité ! »

Ne pas oublier celles qui œuvrent à rendre le matrimoine tout aussi vivant que les spectacles qu'elles écrivent, créent et mettent en scène. Et profiter de l'éclairage qui lui ait fait actuellement. « Je ne me fais pas d'illusion. Quand je mourrais, le patriarcat existera encore. Mais je continue de militer ! Pour que l'on soit autant payées que les hommes, et autant reconnues. On gagne des petites batailles et c'est important, j'espère que ça restera et que l'on inscrira les Journées du Patrimoine et du Matrimoine. Je ne me fais pas d'illusions, je sais que l'on sera toujours plus dur-e-s dans la critique envers les femmes. Mais rappelons-nous que le talent n'est pas dans la génétique ni dans les testicules ! », scande Laure Fonvieille en rigolant. Toutes participent à la création d'une dynamique commune faisant ressortir un tas de facettes de l'Histoire des femmes, du matrimoine, de l'héritage commun. Un héritage vivant !

PATRICIA GODARD

SUR LES PAS DE COLETTE COSNIER

Engagée pour les droits des femmes, la valorisation et la reconnaissance du matrimoine, Patricia Godard a co-fondé l'association Histoire du féminisme à Rennes, avec Lydie Porée. Ensemble, elles ont signé le livre *Les femmes s'en vont en lutte*, paru aux éditions Goater en 2014. Aujourd'hui, la militante revient avec un nouvel ouvrage, publié en février 2022, *Colette Cosnier – Un féminisme en toutes lettres*. Un femmage réjouissant, interactif et vibrant avec une figure marquante d'un féminisme qui résonne dans notre temps.

Qu'est-ce qui vous a amené à écrire sur Colette Cosnier ?

Ça part d'une rencontre amenée par mon premier travail de recherches, avec Lydie Porée sur les luttes féministes à Rennes. On cherchait des féministes ayant fait des actions dans les années 70. Colette Cosnier avait répondu qu'elle n'avait rien fait. Dans le sens luttes collectives. On a gardé son nom en tête et on l'a recontactée pour un abécédaire dans *Place publique Rennes*. Ça a été un coup de foudre. C'était une sacrée personnalité ! Quelqu'un de passionnant, d'attachant. Je me suis sentie tout de suite à l'aise, avec beaucoup d'affinités alors qu'on est de deux générations différentes, dans notre féminisme aussi. On est restées en lien, elle a adhéré à l'association Histoire du féminisme à Rennes, et elle a écrit la préface de notre livre. J'avais lu *Marion du Faouët* et ses biographies aussi. Après son décès en janvier 2016, j'ai encore lu d'autres choses. Je me suis dit qu'il fallait que je continue à creuser.

Comment est-ce que vous décriez Colette Cosnier ?

Je dirais que c'était une écrivaine, une féministe, une universitaire, une femme de théâtre... Il y a

toutes ces dimensions-là qui sont très liées. Elle a plein de facettes et en même temps il y a une cohérence dans son travail et ses actions. C'est difficile de s'arrêter à une dimension.

Comment vous la percevez ?

Dans son engagement principal : son rôle de transmission. Sortir de l'ombre des femmes ignorées, oubliées ou dont l'Histoire a falsifié la vie. Dans ce qu'on appelle aujourd'hui le matrimoine – le mot n'existait pas encore - c'est vraiment une pionnière. C'est la première universitaire, en 1973, qui travaillait sur les femmes et la littérature. Michelle Perrot (*qui signe la préface du livre sur Colette Cosnier, ndlr*) le faisait à Jussieu en histoire mais pas en littérature. S'il y a une chose à retenir, c'est ça. Son côté justicière. Et anticonformiste. Elle ne rentre jamais vraiment dans les clous. Elle ne passe jamais l'agrégation, ni de thèse, elle rentre à la fac par la petite porte, avec un sujet hyper marginal : les femmes.

Et ça va beaucoup intéresser ses étudiant-e-s...

Oui ! Parmi les militantes interrogées avec Lydie, beaucoup suivaient ses cours. Et c'était



© CÉLIAN RAMIS

vraiment une caisse de résonance par rapport aux luttes qui se passaient à ce moment-là. Colette Cosnier était très à l'écoute du mouvement des femmes dans les années 70. Elle lisait des revues féministes, s'intéressait à des débats sur l'écriture féminine. Son roman *Le chemin des salicornes* est très imprégné de la littérature féministe des années 70-80 autour du corps. Ça va donc influencer son travail. Tout est imbriqué. Les luttes féministes, la littérature, son travail d'écrivaine, d'universitaire... tout fonctionne ensemble. Parce que sinon elle disait toujours qu'elle n'était pas militante à proprement parler. Elle a été adhérente du Planning familial mais elle n'était pas fan des groupes.

Elle ne se définissait pas militante dans le sens activiste...

Oui, et pourtant, à plein de moments, elle va avoir des positions assez politiques. Lors de la guerre du Golfe en 91, elle découpe sa carte d'électrice et elle l'envoie à Edmond Hervé (*alors maire de Rennes, ndlr*). C'est une rebelle un peu ! Elle est furax que les députées socialistes aient voté la guerre. Elle fait référence à Louise Bodin et à toutes les féministes de gauche. Elle a l'impression qu'elles ont suivi les mecs dans leur truc viriliste de guerre. Elle est toujours révoltée mais ne se définit par militante. Elle dit qu'elle fait ce qu'elle sait faire, à savoir écrire et enseigner. Et c'est là où s'exprime son féminisme.

Qu'est-ce qui résonne en vous dans le parcours de Colette Cosnier ?

Déjà ses origines modestes, d'une petite ville de province... Et puis, ses années étudiantes à Paris quelle raconte. On peut retrouver la correspondance avec son prof, qui est archivée aux Champs Libres. On la sent perdue, sans repères. Ça m'a beaucoup touchée. J'ai fait une prépa à Paris, à Louis le Grand. Je suis fille d'ouvriers et j'ai trouvé hyper violent d'arriver dans ce milieu-là.

Et puis, il y a aussi le fait d'être féministe. Quand elle évoque les années 90, qui étaient des années assez difficiles dans le féminisme, ça me parle... J'ai milité au début des années 2000 avec Mix-Cité et dans les manifs, il n'y avait personne. Le 8 mars, on ne partait pas en manif, on était en rassemblement, il y avait à peine 50 personnes... Il y a eu une traversée du désert. Ça commence à reprendre. À cette période, au début des années 2000, ça reprend très très doucement. Ça frémit, on va dire. On essayait de se marrer mais c'est vrai qu'il fallait assumer d'être dans la rue ! Je me rappelle du 1er mai où on était 8 ou 9 avec nos casseroles à distribuer des tracts sur les tâches ménagères ou des sujets comme ça... Ce qui résonne également, c'est que j'ai beaucoup aimé faire des recherches, ça m'a éclaté de découvrir plein de trucs. Elle avait elle aussi ce goût des recherches.

Vous avez choisi une forme particulière puisque vous discutez avec elle. Comment avez-vous articulé travail de recherches et imagination autour des réponses qu'elle vous donne ?

J'ai essayé d'organiser toute cette matière-là pour répondre aux questions que je me posais : comment elle était devenue féministe par exemple ? Je n'ai pas trouvé d'élément déclencheur - c'est rare qu'on devienne féministe parce qu'une lumière nous tombe dessus (*Rires*) – mais plein de faisceaux qui convergeaient donc j'essaye de lui faire dire ça. Il y a une petite part d'imagination mais pas tant. Je m'appuie sur sa manière de parler, qu'on entend dans des émissions de radio, dans des conférences, etc. Tout ce que je raconte est sourcé, je n'ai rien inventé. Le fait de la connaître, ça aide. Souvent, les personnes qui l'ont connue parlaient de sa voix. Sa voix dégagait quelque chose.

Les gens ont retenu la voix d'une femme qui parle des femmes... Intéressant !

Oui ! Le mot voix, elle l'utilise quand elle parle de ses grands-parents. Elle veut leur donner une voix. Elle utilise souvent ce mot-là, pour les femmes biographiées aussi. Le fait que les femmes soient enfermées dans des modèles... Ce dialogue, c'est aussi une poursuite de l'entretien que j'avais commencé avec elle. Il y avait tout un tas de questions que j'avais envie de lui poser. Au départ, c'était une pirouette pour éviter d'écrire une biographie classique, traditionnelle. Parce qu'il faut, comme avec un roman, avoir un sens du récit, tenir le fil tout du long... Maintenant, je me dis que j'aurais finalement

peut-être été capable mais je suis contente de cette forme-là car c'est vivant, accessible, et ça s'y prête bien. André Héléard (*son mari, ndlr*) m'a dit qu'il avait eu l'impression de l'entendre. Michelle Perrot, au départ, était hyper sceptique. Et finalement, elle trouve que ça fonctionne bien. C'est vrai que c'était un peu gonflé, je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup, c'est un peu atypique comme manière d'aborder la biographie. Mais le personnage était atypique !

Vous disiez qu'elle ne parlait pas à cette époque-là de matrimoine. Est-ce qu'en avançant dans sa vie, elle a entendu parler de ce terme ?

On n'en parlait pas encore trop en 2016. C'est juste après... Avec André Héléard, on se disait qu'elle aurait été contente de voir tout ce qui sort sur le matrimoine, sur ces questions-là, le livre de Titiou Lecoq (*Les grandes oubliées, ndlr*) entre autre... Elle aurait été super contente. Elle a manqué toutes les étapes qui découlent de MeToo et ça l'aurait je pense conforté dans ce qu'elle a fait. Elle se disait être un « dinosaure féministe », elle se voyait comme une ancienne combattante... Elle a dû souffrir de solitude en étant féministe.

Comment elle se considère, elle, en ressortant ces femmes de l'oubli ?

Peut-être comme une historienne des femmes, même si ce n'était pas sa formation. Elle fait quelque part œuvre d'historienne, notamment dans *Le silence des filles*. Le sujet, c'est pourquoi au 19e et au début du 20e, il y a si peu d'écrivaines, de compositrices, d'artistes, etc.

À partir des journaux intimes, des manuels d'éducation des femmes, elle va plus loin dans l'analyse des mécanismes d'effacement des femmes. Avec toujours l'entrée littéraire.

Vous dites qu'elle avait déjà des réflexions sur l'écriture. Nous sommes aujourd'hui aux prémices d'un gros débat sur l'écriture inclusive. Quel regard portait-elle sur ce sujet-là ?

Dans les années 80, elle faisait partie de la commission sur la féminisation des noms de métiers, présidée par Benoite Groult. Elle ne se sentait pas légitime car elle n'était pas linguiste mais elle avait bien compris l'enjeu de la langue dans l'égalité entre les femmes et les hommes. Très tôt, dans les textes, elle féminise les mots. Avec un slash. Etudiant/e, par exemple. C'est hyper novateur. À cette époque-là, en 85, elle publie un livre sur Marie Bashkirtseff. Elle découvre que son journal a été censuré, que des mots ont été barrés. Elle voit bien que la langue, l'écriture, sont un enjeu de visibilité, de paroles. Aujourd'hui, elle serait vraiment pour l'écriture inclusive, je n'en doute pas. Colette Cosnier a fait une conférence en 2009 qui s'appelle *De l'utilité des écrivaines*, où elle dit bien que ce n'est pas dans les années 70 qu'on a inventé le féminisme ou la parole des femmes. Elle reprend l'histoire littéraire à partir de Christine de Pisan pour montrer que cette parole-là a toujours existé. Effectivement, on l'a faite taire régulièrement mais les femmes ont toujours parlé, ont toujours été là dans l'Histoire. Elle s'inscrivait elle-même dans une chaîne et avait de la reconnaissance pour ces femmes qu'elles disaient être comme des phares.

Est-ce qu'elle aurait pu imaginer être elle aussi un phare pour les nouvelles générations ?

Je pense que c'était son souhait le plus profond mais elle n'avait pas du tout cette prétention-là. Elle s'effaçait par rapport à ses sujets. Elle était toujours dans la transmission mais jamais elle ne s'est présentée comme un phare. Mais de fait, elle l'était. Quand je discute avec ses anciennes étudiantes, elles gardent vraiment un souvenir très très fort de ce modèle-là. Il y avait moyen de penser autrement, de lire autrement, de lire autre chose.

Qu'est-ce que raconte plus largement ce livre sur Colette Cosnier qui parle d'une figure mais tend plus largement à nous faire réfléchir au matrimoine ?

Plus j'y réfléchis et plus je pense qu'il faut que j'arrête de la présenter comme une écrivaine rennaise. Il faut que je dise écrivaine française. Que ce soit sa plume ou dans l'ensemble de son travail, elle mérite d'être reconnue, vraiment, et pas simplement comme une figure locale. Oui, il s'agit du matrimoine tout court et je regrette qu'elle ne soit pas dans le *Dictionnaire des féministes* qui a été publié en 2017, il me semble. Il faudra peut-être une réédition...

Sans doute faudra-t-il de très nombreuses rééditions de livres et manuels pour faire apparaître les femmes dans l'Histoire. Merci Patricia Godard !

FEMMES DE LETTRES EN BRETAGNE

Si elle n'apparaît pas dans le *Dictionnaire des féministes : France, XVIIIe-XXIe siècle*, publié en 2017, sous la direction de Christine Bard, Colette Cosnier n'est pas oubliée dans *Femmes de lettres en Bretagne – Matrimoine*

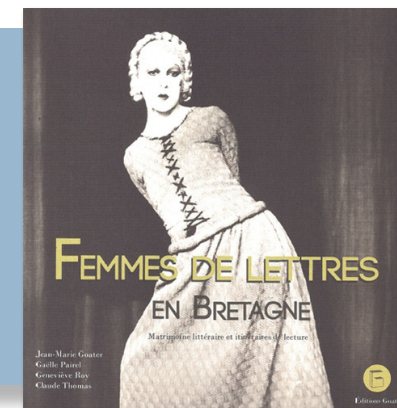
littéraire et itinéraires de lecture, paru en mai 2021 aux éditions Goater. Œuvre collective initiée par Gaëlle Pairel, elle référence de très nombreuses autrices, écrivaines, poétesses, femmes de théâtre, romancières, essayistes,

illustratrices, bédéistes, ayant écrit ou écrivant encore en français, en breton ou en gallo. Une mine d'or pour plonger dans l'histoire littéraire bretonne à travers les plumes de toutes ces femmes qui participent certes à notre

matrimoine mais plus largement à notre héritage commun. On aime y lire les portraits de personnalités que l'on connaît bien à Rennes mais aussi sur la scène nationale et on se délecte de la rencontre avec des noms et des figures que l'on découvre au fil des pages

et des chapitres. Leurs œuvres vibrent, sortant de l'oubli leurs créatrices, leurs arts et talents, et participent à nous rendre notre histoire collective. À nous rendre vivantes. À nous rendre légitimes. À nous rendre présentes. Hier, aujourd'hui et demain.

! MARINE COMBE



À TEMPS PLEIN
ERIC GRAVEL
MARS 2022

verdict



D'abord c'est un souffle profond et irrégulier. Le son des poumons qui s'activent à puiser l'oxygène dont le corps a besoin. Puis, au volume du radio-réveil, c'est le premier pied posé au sol en sortant du lit. S'ensuit une marche rapide dans la maison pour se préparer tout en organisant la journée et en apprêtant les deux enfants à emmener chez la nourrice. Le pas s'accélère pour finir en course pour attraper le train de banlieue. Employée comme femme de ménage dans un palace, les tâches sont denses et cadencées. Un fracas de travail qui doit s'accommoder avec les temps de grèves en zone urbaine parisienne. La musique haletante et ininterrompue nous accroche pour nous faire vivre chaque moment dans la peau du personnage. Cette House music qui jamais ne s'arrête ou pour seulement lentement s'estomper, très tard le soir, à quelques pas de la maison. Telle est la vie de Julie. Faire face et survivre. Même les moments de répit sont des faux calmes. Ils sollicitent l'esprit pour trouver des solutions aux problèmes qui s'enchaînent en cascade. À chaque résolution son lot de problèmes nouveaux. Au creux de sa baignoire pour seul et unique moment de soulagement face à cette torpeur d'énergie déployée, les souvenirs de bons moments ne sont que des réminiscences. Des flashes diffus et lointains. Mère célibataire, le personnage interprété par Laure Calamy est une battante et une audacieuse qui n'a pas peur

de prendre des risques pour s'offrir une vie meilleure. Même si ces prises de risques peuvent à tout moment faire écrouler le château de cartes déjà bien fragile. Le film d'Eric Gravel est important et magistral. Il est une démonstration argumentée du mal-être des salarié-e-s pauvres. Subir, tomber, se relever. Voici l'équation présentée ici. Un schéma de suspens social qui tient toutes ses promesses. Un grand film porté tout entier par les tribulations de cette femme épique. **| CÉLIAN RAMIS**

FILM

SÉRIE

verdict

STARSTRUCK
ROSE MATAFEO
MARS 2022

Jessie est une jeune néo-zélandaise expatriée en Angleterre qui vit avec panache sa vie de londonienne. Rêveuse, percutante et pleine de folie, Jessie mise toujours sur les relations humaines. Sarcastique et bonne vivante, elle ne laisse pas indifférente son prochain et a bien du mal à passer inaperçue. Tout débute le soir du nouvel an, lorsque notre héroïne rencontre un bel homme. La soirée se terminera au petit matin et la surprise sera de taille puisque Jessie découvre qu'elle a passé la nuit avec une énorme star du cinéma. Celui-ci ne s'en étant pas vraiment vanté, le moment avait eu la chance d'être vécu sans aucune attentes ni préjugés et c'est probablement, dès les premiers instants, dans la peau d'anonymes que ces personnages s'épanouissent le mieux. Au fil d'une année entière nous allons suivre et poursuivre cette histoire de cœur qui peine à trouver son statut mais qui ne s'abstient pas à être particulièrement féconde en situations drôles et désopilantes. Dans les pas de *Fleabag* de Phoebe Waller-Bridge, cette série nous tient par sa structure chronologique et son sens de l'humour très british. Les épisodes sont, sans se le cacher, très référencés sur le film *Coup de foudre à Nothing Hill*. Cela étant les notions de couples, de genre et d'hétérosexualité ont bien évolué en deux décennies. Le crush se joue en plusieurs actes et ça n'est pas sans charmes apportés au programme qui s'assume comme un récit progressiste en valorisant des relations amoureuses libres et atypiques. Le développement sur l'émancipation et l'indépendance rend l'écriture moderne sans pour autant perdre sa légèreté de ton et son originalité. La saison 2 fait évoluer la relation en proposant bouleversements et revirements. Une riche idée que cette belle série au feeling good infaillible pour un renouveau du genre de la comédie romantique.



| CÉLIAN RAMIS

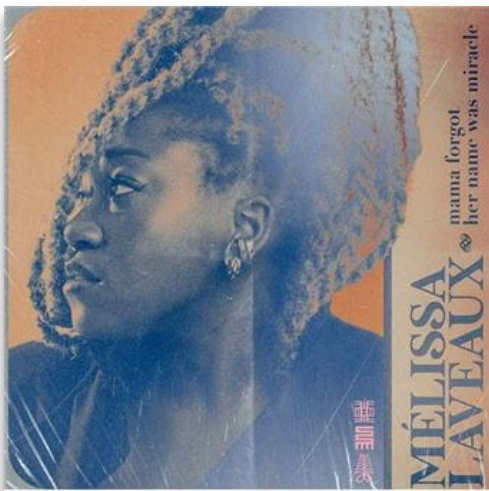
LIVRE

« On ne va jamais cesser de découvrir de nouvelles héroïnes, ce qui est rassurant mais horrible en même temps. », signale Mélissa Laveaux dans la presse suisse. Ces héroïnes, elle décide de les porter et de les rendre vivantes dans son nouvel album. 13 chansons pour 13 femmes oubliées. De Jackie Shane, icône transgenre des années 60 aux Etats-Unis à Harriet Tubman, militante féministe pour l'abolition de l'esclavage, en passant par Ching Sinh, prostituée chinoise devenue pirate, Helen Stephens, athlète double médaillée d'or et Papesse Jeanne, religieuse sous les traits d'un homme... Mélissa Laveaux réalise un travail minutieux de réappropriation d'un patrimoine indispensable à nos constructions et existences et n'en oublie pas, comme à chaque fois, de créer une cohérence harmonieuse et magique entre les récits, les rythmes et les musicalités. Toujours influencée par les sonorités folk et blues et toujours accompagnée de sa sublime voix chaude et éraillée, la chanteuse, interprète et compositrice canadienne transcende l'univers des berceuses pour les subvertir en des odes vitales et cruciales à la liberté. À l'écoute de la poétesse militante, on se livre entièrement et sans concession. On se laisse porter par les flots de l'héritage de toutes ces femmes qui ont compté et comptent encore et dont Mélissa Laveaux fait bien évidemment partie !

CD



**MAMA FORGOT
HER NAME
WAS MIRACLE**
MÉLISSA LAVEAUX
MARS 2022



| M. C.

**GISÈLE HALIMI
JESSIE MAGANA**
MARS 2022



Dans la collection Les grandes vies, aux éditions Gallimard Jeunesse, figurent Frida Kahlo et Léonard de Vinci. À leurs côtés, on peut désormais compter la biographie de celle qui se définissait comme une « avocate irrespectueuse », Gisèle Halimi, écrite par Jessie Magana et illustrée par Eloïse Heinzer. L'histoire de sa famille, le contexte tunisien dans lequel elle grandit, son enfance, sa transgression envers les normes de genre mais pas que... Gisèle joue au foot, lit en cachette tard le soir, fait au pipi au lit jusqu'à l'adolescence et plus grandit en elle le sentiment d'injustice, plus elle se rebelle. Elle refuse le mariage forcé, part à Paris chercher son frère libéré des camps de concentration et étudie le droit. Elle mène de front sa carrière d'avocate et de mère et s'engage dans des combats tels que le respect des droits des militants du FLN, la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, la reconnaissance des crimes commis par l'armée française, le droit à l'avortement, la criminalisation du viol ou encore la parité en politique. Jessie Magana nous éclaire à merveille et à nouveau de sa plume talentueuse – elle signe en 2013 *Gisèle Halimi : Non au viol* – quant au parcours et aux engagements militants d'une des plus célèbres avocates de France, décédée en juillet 2020. La manière dont elle porte le récit nous embarque au plus près de la personnalité épatante de Gisèle Halimi, qui marque des générations de féministes mais aussi plus largement l'Histoire.

| MARINE COMBE



YEGG & THE CITY

Épisode 76 : Quand j'ai découvert les "petits maux" de la grossesse

C'est quoi cette expression ? À qui la doit-on ? Certainement à une personne qui n'a jamais vécu une grossesse ! Depuis 7 mois, je maudis cet individu qui a transmis cette idée et contaminé les professionnel-le-s de la santé, qui continuent de l'employer sans détours. Dans les paroles, les lectures, les discussions, ce qui ressort, c'est ça. Un bémol. Un détail. Une parenthèse. On minimise les nausées, les vomissements et la fatigue qui surviennent dans les premiers mois de grossesse chez un certain pourcentage de personnes enceintes. Car tout le monde ne les subit pas. Certains symptômes apparaissent, d'autres non, certains se cumulent même et tout le monde ne les vit pas de la même manière. Personnellement, j'en ai été fortement impactée. Autant au niveau physique que psychologique. En parler aux sages femmes et entendre dire, petit sourire gêné en coin, que je subissais « les petits maux » ou « les maux sympathiques » de la grossesse ne m'a pas aidé du tout. Bien au contraire. Les mots sont importants et tout

langage a une signification et des conséquences. Quand on me dit que je souffre des « *petits maux* » de la grossesse, cela signifie que les symptômes n'ont pas d'effets négatifs sur le fœtus. Mais sur moi, ça en a. Je dors mal, je vomis une à deux fois par nuit/matin, je pleure à cause de la fatigue extrême, des douleurs dans le bas du ventre ou à cause du fait qu'en vomissant je me suis pissée dessus, je vis au radar la journée avec l'envie et la peur de vomir à nouveau et le soir, la nausée s'amplifie. Et ça, pendant 4 mois. Un mois ½ de « répit » et puis les vomissements reviennent, une fois par semaine, en fonction du taux de fatigue. Les nausées sont quotidiennes. Et à cela s'ajoutent les douleurs ligamentaires et lombaires, la sensation de jambes lourdes, l'essoufflement, les nuits fragmentées et autres problématiques de fin de grossesse. Alors non, ce ne sont pas des « *petits maux* ». Il serait temps d'écouter les personnes qui les subissent et de déconstruire l'imaginaire délétère de la grossesse sacralisée. **■ MARINE COMBE**

A LIRE SUR YEGGMAG.FR



#94



#93



#92



#91



#90



#89



#88



#87



#86



REVUE FÉMINISTE
EN RÉVOLUTION



YEGGMAG.FR